This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~NS. 109 C. 25~~

VET. FR. III B. 3390
~~H/W 19 52 A.~~ 5

CHARLES BAUDELAIRE

Il a été tiré des exemplaires sur papier vergé,
et 6 exemplaires, numérotés, sur Chine.

CHARLES

BAUDELAIRE

SOUVENIRS — CORRESPONDANCES

BIBLIOGRAPHIE

SUIVIE DE PIÈCES INÉDITES

PARIS

CHEZ RENÉ PINCEBOURDE

14, rue de Beaune (quai Voltaire)

—

1872

TAYLOR INSTITUTION
- 7 MAY 1963
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

—

En 1868, nous avons fait un premier appel aux amis de Baudelaire, aux curieux de littérature, aux amateurs d'autographes qui pouvaient posséder ou des morceaux inédits, ou des parties de la correspondance du poète. Cet appel, souvent renouvelé, a été entendu; un volume, mais assez mince, est le résultat de nos recherches et de nos sollicitations obstinées.

Il sera parcouru avec intérêt, nous l'espérons. Les pièces et documents que voici embrassent à peu près dans son ensemble, par des côtés particuliers, la vie littéraire d'un génie d'exception; elles font pénétrer, plus avant qu'une biographie régulière dans l'intimité, de ses ha-

bitudes, de ses mœurs, de ses rêves, de ses vertus, de ses amitiés, de ses idées.

De compte fait, cette publication est la quatrième consacrée à Charles Baudelaire, depuis sa mort arrivée le 1er septembre 1867; — d'autres suivront, nous le savons.

La mémoire de Baudelaire a ses fidèles; ses œuvres ont leur public; — non pas le plus nombreux.

Un de nos illustres disait il y a quelque vingt ans : « Ce Baudelaire est une pierre de touche : il déplaît invariablement à tous les imbéciles. »

Sa personne n'a pas cessé de partager ce privilége avec ses écrits.

BIOGRAPHIE

A Monsieur René Pincebourde, éditeur

—

J'étais, comme on vous l'a dit, monsieur, le camarade de Charles Baudelaire, au collége de Louis-le-Grand; nous avons usé, sur les mêmes bancs, plus d'une culotte. Je l'avoue pourtant, à ma honte, le Baudelaire en habit bleu troué aux coudes, en bas chinés, en gros souliers, est complétement sorti de ma mémoire. Je me souviens seulement de sa brusque disparition avant la fin de nos études.

Je ne le retrouvai qu'au sortir du collége. Nous nous voyions le plus souvent chez un ami commun, dont plus d'un contemporain devenu célèbre pourrait vous décrire le logis très-fréquenté en 1840.

Deux petites chambres, au cinquième, avec balcon; décor composite, comme les aptitudes du locataire, helléniste enragé, peintre de paysages, poëte, alchimiste, mystagogue et chasseur de serpents. Des bustes, des statuettes, des ébauches, des bas-reliefs cloués aux murailles ou traînant sur chaque meuble, rien dans tout cela d'extraordinaire au quartier latin. Les fourneaux, les matras, les tubes en trombones, les fioles inquiétantes, pleines d'or et de diamants, en préparation, auraient attiré davantage l'œil du bourgeois, et son étonnement eût augmenté devant l'ornement principal du sanctuaire, cette fameuse armoire nauséabonde quoique vitrée, où grouillaient dans l'alcool, sous

de formidables étiquettes, les batraciens invraisemblables, les lézards géants et les vipères de choix, assassinés à Fontainebleau.

C'est dans ce cher grenier, d'où se sont envolées les heures les plus regrettées de ma jeunesse, c'est dans ce cadre étrange et sur ce fond bariolé, que je retrouve l'image la plus nette de Baudelaire, que je l'ai le mieux connu, à vingt ans, cherchant sa voie entre Villon et Ronsard, fou de vieux sonnets et de jeunes peintures, raffiné, paradoxal, bohême et dandy.

Dandy surtout, et grand théoricien d'élégance. Pas un pli de son habit qui ne fût raisonné. Aussi quelle merveille que ce costume noir, toujours le même, à toute heure, en toute saison! Ce frac, d'une ampleur si gracieuse, dont une main cultivée taquinait les revers; cette cravate si joliment nouée; ce gilet long, fermant très-haut le premier de ses douze boutons et négligem-

ment entr'ouvert sur une chemise si fine, aux manchettes plissées; ce pantalon « tirbouchonnant » sur des souliers d'un lustre irréprochable! Que de cabriolets leur vernis m'a coûtés! Hélas! c'était le bon temps.

Baudelaire habitait déjà l'île Saint-Louis, mais pas encore cet hôtel Pimodan où l'ont connu ses amis de la seconde époque, plus intimement associés à sa vie littéraire. C'était dans un rez-de-chaussée du quai de Béthune que notre camarade avait installé ses bahuts, sa vieille table aux pieds tournés, ses miroirs de Venise, ses livres, en très-petit nombre (Ronsard et sa Pléiade : Régnier n'est venu que plus tard), ses chats, et certain lit de chêne brun, sans pieds ni colonnes, sorte de cercueil sculpté dans lequel je suppose qu'il couchait quelquefois.

Nous allions rarement le relancer dans son île, sûrs que nous étions de le voir arriver lorsqu'il avait limé et poli « quelque machine nouvelle ».

Après s'être fait quelque peu prier, il nous disait, ou plutôt nous psalmodiait ses vers d'une voix monotone, mais impérieuse, et qui forçait l'attention des profanes : vers truculents, rimes millionnaires!

Je l'entends encore marteler avec un contentement visible le quatrième vers des strophes charmantes, dans sa toute première manière, qu'il adressait à « une mendiante rousse » :

Ma blanchette aux cheveux roux,
Dont la robe, par ses trous,
Laisse voir la pauvreté
Et la beauté...

Ce n'est point, il s'en faut, la seule « Fleur du Mal » dont le premier parfum ait corrigé les émanations de l'armoire vitrée; et pourtant, bien des « juvenilia », très-goûtées au grenier, n'ont pas trouvé place dans l'illustre recueil de 1857.

J'ai souvent regretté de n'y rien voir d'un poëme plus que bizarre, il est vrai, dans son ensemble, et difficile à produire en public, mais dont un éditeur pudibond aurait pu imprimer au moins quelques strophes.

Baudelaire lui-même en était le héros, ou plutôt la victime, rôle partagé par sa maîtresse d'alors :

Bizarre déité, brune comme les nuits,
Au parfum mélangé de musc et de havane,
Œuvre de quelque Obi, le Faust de la Savane,
Sorcière aux flancs d'ébène, enfant des noirs minuits,

sa négresse, en un mot, comme l'appelait notre irrévérence.

L'œuvre abracadabrante dont je déplore la perte probable échappe à l'analyse ; à moins pourtant que vous ne vous contentiez d'une sorte de programme comme ceux que Pasdeloup fait distribuer pour expliquer aux fidèles le sens intime des ouvertures de Wagner. En ce cas, voici la chose :

CAUCHEMAR

I

Portrait du poète et de la bien-aimée. Mélange des cœurs. Ciel sans nuage. Béatitude.

II

Jalousie du roi. Il somme le poëte de lui prêter sa maîtresse. Refus du bien-aimé. Menaces du tyran (Louis-Philippe)! Message royal annonçant une vengeance inouïe.

III

Une même couche a réuni les deux amants. Sommeil profond des lutteurs. Une rumeur imperceptible surgit dans le lointain...

IV

(Crescendo des djinns). Bruit d'épées. Canons roulants, foule grondante. Une armée en marche. Tumulte énorme sur le quai.

V

Ce qui vient s'arrête ; la porte s'ouvre au nom du roi ! C'est l'armée tout entière, tambour-major en tête, qui sous les yeux du bien-aimé, paralysé d'horreur, vient souiller sa maîtresse. Description plastique des exécuteurs de l'œuvre infâme. Costumes, gestes, attitudes divers de l'infanterie, de la cavalerie et des armes spéciales.

VI

Le poëte est devenu fou. La muse ne lui envoie plus que des rimes insensées... Malédiction ! !

—

C'était absurde et c'était superbe !

A défaut du portrait de Baudelaire, par lui-même, qui décorait cette épopée perdue, j'en ai gardé un autre, cher

monsieur, portrait autographe, à la plume et à l'estompe, rehaussé de vermillon.

Ce dessin a son histoire : la voici. Nous avions pris rendez-vous un jour d'hiver, Baudelaire et moi, pour goûter en compagnie de notre hôte du grenier, les voluptés du haschisch, alors peu connu à Paris. C'est sous l'influence de cette pommade verdâtre, et en attendant l'extase promise, que le futur auteur des « Paradis artificiels », dessina pour moi ce portrait en pied, le seul de cette date qui lui ressemble.

De temps en temps (je le vois encore), il posait la plume, et roulant entre ses doigts des estompes en papier, il en caressait son image avec un visible plaisir. Il y travailla longtemps, et lorsqu'il me la remit enfin, après avoir terminé les accessoires qui la complètent, il parut me faire un notable cadeau.

Ce fut aussi mon avis, et j'ai conservé cette relique avec un soin pieux.

Voulez-vous maintenant, non plus un portrait du poëte, mais une pièce de vers composée sur les bancs du collége, et qui est peut-être sa première œuvre; la voici :

INCOMPATIBILITÉ.

Tout là-haut, tout là-haut, loin de la route sûre,
Des fermes, des vallons, par delà les coteaux,
Par delà les forêts, les tapis de verdure,
Loin des derniers gazons foulés par les troupeaux,

On rencontre un lac sombre encaissé dans l'abîme
Que forment quelques pics désolés et neigeux;
L'eau, nuit et jour, y dort dans un repos sublime,
Et n'interrompt jamais son silence orageux.

Dans ce morne désert, à l'oreille incertaine
Arrivent par moments des bruits faibles et longs,
Et des échos plus morts que la cloche lointaine
D'une vache qui paît aux penchants des vallons.

Sur ces monts où le vent efface tout vestige,
Ces glaciers pailletés qu'allume le soleil,
Sur ces rochers altiers où guette le vertige,
Dans ce lac où le soir mire son teint vermeil,

Sous mes pieds, sur ma tête et partout le silence,
Le silence qui fait qu'on voudrait se sauver,
Le silence éternel et la montagne immense,
Car l'air est immobile et tout semble rêver.

On dirait que le ciel, en cette solitude,
Se contemple dans l'onde, et que ces monts, là-bas,
Ecoutent, recueillis, dans leur grave attitude,
Un mystère divin que l'homme n'entend pas.

Et lorsque par hasard une nuée errante
Assombrit dans son vol le lac silencieux,
On croirait voir la robe ou l'ombre transparente
D'un esprit qui voyage et passe dans les cieux.

Un dernier souvenir, cher monsieur, et j'ai fini.

Nous sommes encore place Sorbonne. Un grand corps dégingandé vient d'envahir notre grenier. C'est Privat d'Anglemont, tout effaré, qui nous annonce le suicide de Baudelaire. Notre poète venait en effet de se donner, avec quelque précaution, un coup de couteau, destiné à toucher un autre cœur que le sien...

A ma place, le chasseur de vipères serait peut-être moins discret. Il n'a pas encore pardonné à notre illustre *labadens* un crime très-ancien, et j'en conviens, inexpiable !

Jugez-en : furetant un jour, en 1844, l'étalage d'un bouquiniste, il y trouva (dans la boîte à cinq sous !) son premier livre à lui, offert depuis peu à Baudelaire, et portant sur la première page son envoi d'auteur.

Cette trahison (si peu payée !) dut m'être aussi bien sensible ; car ce livre, un poëme commencé au collége et publié sous un pseudonyme, était dédié à votre serviteur

CHARLES C.
Bibliotaphe.

Décembre 1868.

LETTRES

DE CHARLES BAUDELAIRE

Les dix lettres qui suivent, embrassent une période de trois années pendant lesquelles Charles Baudelaire publia *les Fleurs du mal* (1857), sa notice critique sur Théophile Gautier (1859), le livre des *Paradis artificiels* (1860), et la seconde édition des *Fleurs du mal* (1861). Elles sont relatives à ces diverses publications et adressées à M. Poulet-Malassis, à l'exception de la lettre cinquième écrite à M. Charles Asselineau.

M. Asselineau a parlé dans sa vie de Charles Baudelaire (1) de la véhémence et de la ponctualité que le poète apportait à la correction de ses épreuves, et aussi de « l'importance qu'il attachait à l'exécution de ses œuvres, importance proportionnelle aux soins qu'elles lui avaient coûté. » En voici de bonnes preuves. Ces lettres offrent de plus quelque intérêt littéraire.

(1) Paris, Lemerre, 1869, in-18, avec portraits.

I

14 mai 1857, 4 h.

Non, mon ami, vous ne serez pas encore délivré aujourd'hui. — Je ne le serai que demain, et vous, naturellement, vous ne le serez que deux ou trois jours après.

Je m'escrime contre une trentaine de vers insuffisants, désagréables, mal faits, mal rimants. Croyez-vous donc que j'aie la souplesse de Banville ?

J'ai reçu une épreuve qui lui était évidemment destinée ; ce n'était pas une bonne feuille (1). J'en ai conclu qu'il avait reçu la mienne, c'est-à-dire la 8e ; à moins qu'elle ne soit pas encore tirée.

Ce matin j'ai reçu ma 9e feuille ; décidément ne faites pas corriger une

(1) Les *Poésies* de M. Théodore de Banville s'imprimaient à Alençon en même temps que *les Fleurs du mal*.

feuille avant de me l'envoyer. Cela ne sert qu'à introduire des fautes. — Ma note sur *Révolte* est détestable (1) ; je suis étonné que vous ne m'ayez pas fait de reproche à ce sujet.

Bien à vous,

CH. BAUDELAIRE.

II

..... 1857.

Mais, mon cher ami, puisque je vous rends si malheureux, et que vous êtes si impatient de venir à Paris, venez donc, sans vous inquiéter de la dernière feuille. Le soin minutieux avec lequel je corrige est une bonne garantie ; d'ailleurs, je vous soumettrai mon épreuve, avant de la renvoyer avec « bon à tirer. »

Aujourd'hui, je vous envoie *le Vin des chiffonniers,* que j'ai recopié pour

(1) Cette note fut modifiée ; elle ne se trouve que dans la première édition des *Fleurs du mal.*

la commodité de vos ouvriers qui auraient trouvé le placard vraiment trop surchargé.

Arrivez à Paris avec la table des matières, mais ne la faites pas tirer sans que je l'aie lue.

Bien à vous,

CH. BAUDELAIRE.

III

Vite, cachez, mais cachez bien toute l'édition ; vous devez avoir 900 exemplaires en feuilles. Il y en avait encore 100 chez L..... ; ces messieurs ont paru fort étonnés que je voulusse en sauver 50. Je les ai mis en lieu sûr, et j'ai signé un reçu. Restent donc 50 pour nourrir le cerbère Justice.

Voilà ce que c'est que d'envoyer des exemplaires au *Figaro !!* Vous recevrez cette lettre à temps, je l'espère. La saisie n'a pas encore eu lieu. Le renseignement m'est venu par M. W....., à

travers le canal de Leconte de Lisle, qui malheureusement a laissé s'écouler cinq jours:

Je viens de voir L.....et V.....,plus c..... que la lune ; il ont poussé la platitude jusqu'à faire la remise de librairie à « M. l'inspecteur général de la presse » pour le séduire !!!

Bien à vous,

CHARLES BAUDELAIRE.

11 juillet 1857.

P. S. J'ai dit à M. L..... que puisque l'on pouvait considérer les 50 exemplaires que je lui laissais comme sacrifiés, il fallait au moins les répandre au plus vite chez les divers débitants qui n'en avaient pas encore reçu. Mais il s'y est refusé ; il croit que M. l'inspecteur, en achetant son exemplaire, a vérifié le nombre restant avec un coup d'œil d'aigle.

IV

20 juillet 1857.

Sérieusement, j'ai besoin de savoir tout de suite quel jour vous serez à Paris.

Ici, pas de saisie. — Qu'est-ce que c'est que la saisie d'Alençon ?

Ici, conflit entre les deux ministres, *Moniteur* et Intérieur. M. Abatucci a dit : « Vous voulez donc entraver l'attaque ? »

Je vous supplie de ne pas bouger et de ne faire aucune démarche sans moi; vous pourriez me contrecarrer (1).

Bien à vous,

CHARLES BAUDELAIRE.

V

Honfleur, le 20 février 1859.

Mon cher,

Je vous serai bien obligé de me dire si ma *Danse macabre* a paru, avec la

(1) *Les Fleurs du mal* furent condamnées le jeudi 20 août 1857.

dédicace à Christophe (1) ? Cela aurait dû paraître dans le n° du 15. Je n'ai pas reçu un mot de Calonne à qui j'ai retourné les épreuves.

Pouvez-vous passer à l'imprimerie Ducessois, et dire qu'il ne faut pas trop tarder pour les épreuves du *Gautier* ? Comme cela a été écrit avec une rapidité de démon, il est bon que je les revoie à loisir : or, un petit retard de ma part dans le renvoi de l'épreuve, ajournerait encore l'apparition. Ils ont eu très-largement le temps de composer; rappelez-leur qu'il faut m'envoyer le tout (placards et manuscrit), sous bandes croisées avec la rubrique : *Papiers d'affaires, à M... de la part de M...*, et affranchir. Insinuez en même temps qu'il serait très-important pour le lecteur,

(1) M. Ernest Christophe, statuaire du plus grand talent, ignoré de Vapereau. Ses œuvres avaient le privilége de solliciter l'esprit du poète qui lui a dédié deux pièces des *Fleurs du mal*.

le journal et moi que tout parût d'un seul coup, quelle que soit la longueur. Cela est fait pour être lu en une seule séance. Bonjour à G., à W., à S., à B., à B. Dites à La Madelène (1) que je viens d'écrire quelques impiétés voltairiennes. J'en rougis peut-être ; par bonheur, c'est en style lyrique. Si j'avais eu le *Gautier* complet hier soir, il est évident que j'aurais pu tout renvoyer après-demain, et cela aurait pu paraître dimanche.

Autre histoire : tâchez donc de demander pour moi à Édouard Houssaye toutes les images de Méryon (vues de Paris), bonnes épreuves sur chine, *pour parer notre chambre*, comme dit Dorine (2). Il est évident qu'il ne faut

(1) Jules de la Madelène, auteur du *Marquis de Saffras*.

(2) Ces estampes chargées d'une amère tristesse, étaient pour le poète pleines d'attrait. Il eut, en 1860, l'occasion de s'intéresser directement et efficacement aux souffrances de l'artiste.

pas les porter à mon compte, car je pourrais aussi bien les acheter. Maintenant qu'on m'a pardonné toutes mes lenteurs, je présume que ce n'est pas une entreprise très-difficile.

Dans les premiers jours de mars, je vais aller à Paris, avec un monstrueux paquet pour Morel (1) : *le Corbeau*, avec le fameux commentaire *la Méthode de composition*, qui vous fait tant horreur ; un article sur la peinture espagnole, et quelques *Poëmes nocturnes*. Je vous demande mille pardons de tant vous parler de moi. Il est naturel que j'aie besoin de bavarder. D'ailleurs, c'est rare, et je désapprends à parler. Je suis ici en forte correspondance avec Malassis qui, à son dire, a été reçu triomphalement à sa rentrée. C'est la famille romaine, me dit-il. Pour vous qui me l'avez peint rêvant de nouvelles farces, pendant qu'on pré-

(1) Directeur de la *Revue française*.

parait les verges, vous m'avez fait bien rire (1).

Et ce monstre parfait, *le vieux mauvais sujet* (2), que devient-il, cet homme vicieux qui sait se faire aimer ?

J'ai fait un long poëme à M. D. C. (3), qui est à faire frémir la nature, et surtout les amateurs du progrès.

Veuillez présenter mes respects à votre famille, et écrivez-moi.

Votre bien dévoué,

CH. BAUDELAIRE.

(1) M. Malassis venait d'être condamné pour la publication des *Mémoires de Lauzun*. — Il préparait celle des *Mémoires du comte de la Mothe-Valois*.

(2) Surnom d'amitié que Charles Baudelaire avait donné à M. Jules Barbey d'Aurevilly.

(3) Maxime du Camp. Il s'agit du *Voyage*, morceau final des *Fleurs du mal*, depuis la seconde édition.

VI

Vendredi 29 avril 1859.

Mon cher ami,

Le *Théophile Gautier*? — Voici une nouvelle épigraphe à ajouter.

Vous avez l'article ; il est donc inutile que je vous l'envoie.

Faites bien mousser le texte, afin que ça ait l'air d'une brochure respectable.

Et le portrait ?

Enfin l'*Opium* est fini ; cela va paraître. Il est indispensable que nous fassions aussi une brochure : *l'Opium et le Haschich,* en sous-titre : *l'Idéal artificiel ;* brochure composée de 5 feuilles de la *Revue contemporaine,* presque un livre. Nous sommes sûrs de la vente d'une pareille brochure, et puis nous déchargeons d'autant les malheureuses *Curiosités* qui se trouveront ainsi composées généralement d'articles

ayant trait aux beaux-arts, et qui n'attendent plus pour être réimprimés que l'apparition du Salon de 1859 (fini et que je livre ce soir ou demain), des peintres espagnols et des peintres idéalistes que je ferai en mai.

Je serai heureux d'avoir votre opinion sur le *Gautier*. Rappelez-vous qu'il y a des fautes dans *l'Artiste*, et qu'il faut que je lise les épreuves une seule fois (à Honfleur) : si vous faisiez cela tout de suite, je vous les corrigerais en une heure. Je vais avoir un peu de loisir.

Nouvelles *Fleurs du mal* faites. A tout casser, comme une explosion de gaz chez un vitrier.

Tout à vous,

CH. BAUDELAIRE.

P. S. Je viens de relire, pour la première fois depuis vingt-cinq ans, la *Grandeur et décadence des Romains*, le *Discours sur l'histoire universelle*,

et *les Natchez*. Je deviens tellement l'ennemi de mon siècle, que tout, sans en excepter une ligne, m'a paru sublime.

Avez-vous lu l'éloge insensé de *Mireio*, par le vieux mauvais sujet (1) ? A propos de M. Mistral, il a eu soin de ne pas rater l'inévitable calembour : « un nom beau comme un surnom », « un poète plein de souffle ! »

VII

15 décembre 59.

Dans tout le paquet de vers que je lui ai donnés, Calonne a repoussé le galant *Ex-voto* (2) comme pouvant scandaliser ses lecteurs. Je lui ai adressé *le Cygne*, et je lui envoie ces nouveaux vers, *le Squelette laboureur*. Quand j'aurai fait *Dorothée* (souvenir de l'île Bourbon), la *Femme sauvage* (sermon

(1) Voir la note 2 de la page 26.

(2) C'est la pièce *A une madone*, p. 174 de l'éd. des *Fleurs du mal* de Michel Lévy.

à une petite maîtresse), et le *Rêve,* enfin la lettre-préface à Veuillot, que nous aurons à discuter ensemble, les *Fleurs du mal* seront prêtes.

Je vais vous adresser la presque totalité des *Notices littéraires,* que nous ne pouvons pas imprimer tout de suite, à cause de la maison Gide qui doit en publier une partie dans son anthologie moderne.

Ce livre est composé ainsi qu'il suit :

I. Edgar Poe, sa vie et ses œuvres;

II. Nouvelles notes sur Edgar Poe;

III. Dernières notes sur Edgar Poe (manuscrit resté à Honfleur) ;

(Ces trois morceaux font l'objet d'une discussion avec Michel. Cependant mes traités ne parlent que d'une quantité déterminée de matière originale, et nullement d'aperçus critiques sur l'auteur. D'ailleurs, le bon sens indique que je puis réimprimer dans mes œuvres personnelles la partie critique et biographique.)

IV. Théophile Gautier (imprimé);

V. Pierre Dupont (imprimé chez Houssiaux);

VI. Leconte de Lisle;

VII. Mme Desbordes-Valmore;

VIII. Auguste Barbier;

IX. Hégésippe Moreau;

X. Pétrus Borel;

XI. Gustave Le Vavasseur;

XII. Rouvière (imprimé dans *l'Artiste*).

L'Opium est si long qu'il sera publié en deux fois; le 31 décembre la première partie.

Bien à vous,

C. B.

VIII

..... 60.

Voilà une lettre navrante. La *Revue internationale* elle-même m'a moins humilié par ses sottises que vous par-

les miennes. Je reprends votre lettre article par article.

1° Du *monde* féminin, *mundi muliebri*. — Comment osez-vous m'attribuer ce bizarre génitif ? Comment n'avez-vous pas deviné que Calonne, qui est un pédant, a dû se dire (après le bon à tirer) : Faut-il que ce Baudelaire soit ignorant ! il prend la terminaison de l'ablatif pluriel pour celle du génitif singulier. — Quant au reste de votre critique, je réponds par le travail d'imagination que j'ai fait et que le lecteur intelligent doit faire : qu'est-ce que l'enfant aime si passionnément dans sa mère, dans sa bonne, dans sa sœur aînée ? Est-ce simplement l'être qui le nourrit, le peigne, le lave et le berce ? C'est aussi la caresse et la volupté sensuelle. Pour l'enfant, cette caresse s'exprime à l'insu de la femme, par toutes les grâces de la femme. Il aime donc sa mère, sa sœur, sa nourrice pour le chatouillement agréable

du satin et de la fourrure, pour le parfum de la gorge et des cheveux, pour le cliquetis des bijoux, pour le jeu des rubans, etc.... pour tout ce *mundus muliebris* commençant à la chemise et s'exprimant même par le mobilier, où la femme met l'empreinte de son sexe. Donc, j'ai raison, donc, je n'ai pas fait une faute de latin. « Mais, dites-vous, vous faites une faute de français avec votre *monde* féminin. » C'est vrai, et pour montrer que je la fais consciencieusement et sciemment, je souligne le *monde*. Comme, en réalité, il y a quelque chose de juste dans votre critique, j'essaie de vous contenter par un remaniement.

2° Quant au reste, c'est vraiment grave. Il m'est bien dur d'avoir dit qu'une *pâture* pouvait éteindre une *soif*, et que je suis un Dieu qui *a*.... Il me semble que tout le monde verra ça, et que je ne pourrai jamais ouvrir le livre sans tomber juste sur ces deux

énormités. M'aimez-vous assez pour faire deux cartons ? et si vous y consentez, ayez bien soin que de nouvelles fautes ne se glissent pas dans les quatre pages composant les cartons.

Bien à vous,

CHARLES BAUDELAIRE.

IX

..... 60.

Je viens de chipper chez Michel (Lévy) *la Raison d'Etat* (de Ferrari). Bien que la pétulance italienne, l'abondance d'improvisation amène quelquefois un style lâché, bousculé, c'est généralement très-beau. La préface surtout (il faut absolument que vous lisiez cela) est d'une certaine éloquence éthéréenne, fataliste, résignée, qui fait penser aux meilleurs morceaux de la plus pure beauté classique française. Le chapitre sur Machiavel, de qui cependant Ferrari se détache, est aussi

très-étonnant. En somme, c'est partout le génie qui pactise avec le destin : « Laisse-moi comprendre *tes lois*, et je te tiens quitte des vulgaires jouissances de la vie, des *vides consolations de l'erreur* (sic). »

Il faut aller très-vite pour *les Fleurs* au risque de paraître en plein été. Je devrais partir tout de suite pour Honfleur.

Bien à vous,

C. B.

X

13 mars 1860.

Voici encore des vers. Nous en sommes maintenant à vingt-cinq pièces, sans compter trois morceaux commencés : *Dorothée,* idéal de la beauté noire ; *la Femme sauvage,* dédiée à une petite maîtresse, et *Plutus, l'Amour et la Gloire ;* enfin une préface commencée ; tout cela resté à Honfleur. Comme je vous l'ai dit, il faudra absolument qu'à la fin de ce mois je retourne là-bas,

au moins pour mettre le livre en ordre, et si ces derniers morceaux ne sont pas finis, je les sacrifierai, mais avec regret. Je viens de relire ces vingt-cinq morceaux, je ne suis pas tout à fait content; il y a toujours des lourdeurs et des violences de style. — A ce sujet, avez-vous reçu *Obsession* et *Un fantôme*? Que pensez-vous des deux derniers tercets du premier sonnet d'*Un fantôme*? J'ai tourné et retourné la chose de toutes les façons. *Quand le spectre fut devenu tout à fait grand, je reconnus madame une telle,* voilà qui est français, mais ceci :

A sa légère allure orientale (l'allure du spectre),
Quand il *atteint sa totale grandeur,*
Je reconnais ma belle visiteuse...?

Il y aura toujours des cas embarrassants.

Quand recevrai-je des épreuves? Quand venez-vous à Paris?

Tout à vous,

Ch. Baudelaire.

LE DRAME « L'IVROGNE »

Charles Baudelaire a projeté trois drames : *la Fin de don Juan ; le Marquis du 1er houzards*, et *l'Ivrogne*. Le dernier dont l'idée mère se trouve dans la pièce des *Fleurs du mal* intitulée *le Vin de l'assassin*, le préoccupa longtemps. Le projet eut même un commencement d'exécution ; le scénario s'est retrouvé dans un brouillon de lettre adressée à l'acteur Tisserant, auquel il destina d'abord le principal rôle ; il l'offrit ensuite à Philibert Rouvière alors à la Gaîté.

En même temps il recommandait, comme on va voir, à M. Hostein, directeur de ce théâtre, une pièce de Diderot.

Nous avons pu retrouver l'ensemble des correspondances relatives à cette double tentative sans résultat.

Lettre de M. Tisserant à Baudelaire (1)

..... 1853.

Mon cher monsieur Baudelaire,

Vous êtes un de ces hommes qu'on n'oublie pas quand on a du cœur, et encore moins quand on est un peu artiste.

Je vous ai vu peu, et cependan tc ela m'a suffi. J'ai bien souvent pensé à vous pendant ma longue absence, et mes réflexions à votre endroit me ramenaient toujours à cette triste pensée que comme beaucoup d'êtres bien organisés, vous dépensiez votre trésor

(1) Communiqué par M. Poulet-Malassis. Nous n'hésitons pas à imprimer cette lettre sans retranchements. Les opinions littéraires de l'honnête artiste qui l'a signée s'expliquent assez par l'infatuation professionnelle ; elles ne sauraient rendre moins estimable l'auteur du *Vicaire de Wakefield*.

spirituel (le seul vrai trésor), sou à sou, au lieu de risquer une grave affaire. En effet, vous enfermez de grandes idées dans un petit moule, ressemblant à cet homme qui se croit bon marcheur parce qu'il fait cinquante fois dans un jour le trajet d'un bout du passage des Panoramas à l'autre ; au bout de dix jours, il additionne ses pas, et dit : J'ai été à Bordeaux.

Mais je vois avec joie que vous n'êtes pas cet homme-là ! Bravo ! développez-vous ; votre pensée est large et originale ! Mettez-nous en scène des gens qui se promènent dans le Champ-de-Mars, histoire de fumer une cigarette !

Venez me voir quand vous voudrez, le plus tôt sera le meilleur.

Le haut du pavé dramatique n'est pas encombré, allongez les jambes de votre intelligence, et venez faire un tour dans le grand drame.

La base dont vous me parlez est so-

lide : la *rêverie*, la *fainéantise*, la *misère*, l'*ivrognerie* et l'*assassinat*; avec ces cinq notes-là, on peut faire une mélodie terrible.

Si j'ai assez de savoir pour être votre guide, je suis tout à vous. Si vous avez besoin d'un artiste pour animer et exécuter votre œuvre devant le public, à défaut de Frédérick Lemaître, comptez sur mon audace et mes efforts. Si vous avez besoin d'un ami qui aime votre œuvre, comme vous l'aimez vous-même, comptez, oh ! comptez sur moi ! Pas de timidité, pas de fausse modestie ! si nous doutons de nous-mêmes, personne n'aura foi en nous. Assez de coups de pétards et de pistolets, c'est un coup de canon qu'il nous faut !

Quant à mon camarade Laferrière, je le crois artiste, mais je ne sais si ses moyens se prêteraient à une transformation radicale; c'est une chose à lui proposer, le cas échéant.

Quand vous viendrez me voir, je sors

rarement avant onze heures du matin, et le mois prochain j'aurai peu de répétitions; dans tous les cas, un mot par la poste, et je vous attendrais ou vous préviendrais.

De l'audace! de l'audace! de l'audace! et *tout de suite!!*

Bien à vous,

J.-H. Tisserant.

—

Lettre de Baudelaire à M. Tisserant.

Samedi, 28 janvier 1854.

J'ai reçu de vous une lettre, mon cher monsieur Tisserant, qui contient un gros paquet de compliments. Attendez donc que je les aie mérités. Nous verrons plus tard s'il y a lieu pour moi d'être loué. Du reste, je sens très-bien que je vais faire sur moi-même — et cela aura été, il faut le dire, à votre instigation — une grande épreuve.

Dans peu de temps d'ici, je saurai si je suis capable d'une bonne conception dramatique. C'est, du reste, à ce sujet, et pour vous mettre au courant de cette conception, que je vous écris une lettre un peu longue, que j'avais le projet de vous écrire depuis plusieurs jours, et que je remettais de jour en jour.

Je désire fortement que nous nous entendions très-bien. — Je sens que je peux avoir besoin de vous, et je crois que dans de certains cas vous devez mieux que moi distinguer le possible de l'impossible.

Quoique ce soit une chose importante, je n'ai pas encore songé au titre : *le Puits ? l'Ivrognerie ? la Pente du mal ?* etc.

Ma principale préoccupation, quand je commençais à rêver à mon sujet, fut : à quelle classe, à quelle profession doit appartenir le personnage principal de la pièce ? — J'ai décidément adopté une profession lourde, triviale, rude :

le scieur de long. Ce qui m'y a presque forcé, c'est que j'ai une chanson dont l'air est horriblement mélancolique, et qui ferait, je crois, un magnifique effet au théâtre, si nous mettons sur la scène le lieu ordinaire du travail, ou surtout si, comme j'en ai une immense envie, je développe au troisième acte le tableau d'une goguette lyrique ou d'une lice chansonnière. Cette chanson est d'une rudesse singulière. Elle commence par :

Rien n'est aussi-z-aimable,
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,
Rien n'est aussi-z-aimable
Que le scieur de long.

Et ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'elle est presque prophétique et peut devenir la *Romance du saule* de notre drame populacier. Ce scieur de long si aimable finit par jeter sa femme à l'eau, et il dit en parlant à la *Sirène* (il y a pour moi une lacune avant cet endroit) :

Chante, Sirène, chante,
Fanfru-cancru-lon-la-lahira-
Chante, Sirène, chante,
T'as raison de chanter.

Car t'as la mer à boire,
Fanfru-cancru-lon-la-lahira-
Car t'as la mer à boire,
Et ma mie à manger !

Mon homme est rêveur, fainéant, il a, ou il croit avoir des aspirations supérieures à son monotone métier, et comme tous les rêveurs fainéants, il s'enivre.

La femme doit être jolie, — un modèle de douceur, de patience et de bon sens.

Le tableau de la goguette a pour but de montrer les instincts lyriques du peuple, souvent comiques et maladroits. — Autrefois, j'ai vu les goguettes. — Il faudra que j'y retourne, — ou plutôt nous irons ensemble. Il sera peut-être possible d'y prendre des échantillons de poésie tout faits. De plus, ce tableau

nous fournit un délassement au milieu de ce cauchemar lamentable.

Je ne veux pas ici vous faire un scénario détaillé, puisque dans quelques jours j'en ferai un dans les règles, et celui-là nous l'analyserons de façon à m'éviter quelques gaucheries. Je ne vous donne aujourd'hui que quelques notes.

Les deux premiers actes sont remplis par des scènes de misère, de chômage, de querelles de ménage, d'ivrognerie et de jalousie. Vous verrez tout à l'heure l'utilité de cet élément nouveau.

Le troisième acte, la goguette, — où sa femme, de qui il vit séparé, inquiète de lui, vient le chercher. C'est là qu'il lui arrache un rendez-vous pour le lendemain soir, dimanche.

Le quatrième acte, le crime — bien prémédité, bien préconçu. — Quant à l'exécution, je vous la raconterai avec soin.

Le cinquième acte (dans une autre ville), le dénoûment, c'est-à-dire la dénonciation du coupable par lui-même, sous la pression d'une obsession. — Comment trouvez-vous cela ? — Que de fois j'ai été frappé par des cas semblables, en lisant la *Gazette des tribunaux !*

Vous voyez combien le drame est simple. Pas d'imbroglios, pas de surprises. Simplement le développement d'un vice et des résultats successifs d'une situation.

J'introduis deux personnages nouveaux.

Une sœur du scieur de long, créature aimant les rubans, les bijoux à vingt-cinq sols, les guinguettes et les bastringues, ne pouvant pas comprendre la vertu chrétienne de sa belle-sœur. C'est le type de la perversité précoce parisienne.

Un homme jeune — assez riche — d'une profession plus élevée — profondément épris de la femme de notre ouvrier — mais honnête et admirant

sa vertu. Il parvient à glisser de temps à autre un peu d'argent dans le ménage.

Quant à elle, malgré sa puissante religion, sous la pression des souffrances que lui impose son mari, elle pense quelquefois un peu à cet homme, et ne peut pas s'empêcher de rêver à cette existence plus douce, plus riche, plus décente, qu'elle aurait pu mener avec lui. Mais elle se reproche cette pensée comme un crime, et lutte contre cette tendance. — Je présume que voilà un élément dramatique. — Vous avez déjà deviné que notre ouvrier saisira avec joie le prétexte de sa jalousie surexcitée pour cacher à lui-même qu'il en veut surtout à sa femme de sa résignation, de sa douceur, de sa patience, de sa vertu. — Et cependant il l'aime, mais la boisson et la misère ont déjà altéré son raisonnement. — Remarquez de plus que le public des théâtres n'est pas familiarisé avec la très-fine psychologie du crime, et qu'il eût été bien difficile

de lui faire comprendre une atrocité sans prétexte.

En dehors de ces personnages, nous n'avons que des êtres accessoires : peut-être un ouvrier farceur et mauvais sujet, amant de la sœur, — des filles, — des habitués de barrières, de cabarets, d'estaminets, — des matelots, des agents de police.

Voici la scène du crime. — Remarquez bien qu'il est déjà prémédité. L'homme arrive le premier au rendez-vous. Le lieu a été choisi par lui. — *Dimanche soir*. — Route ou plaine obscure. — Dans le lointain, bruits d'orchestres de bastringue. — Paysage sinistre et mélancolique des environs de Paris. — Scène d'amour — aussi triste que possible — entre cet homme et cette femme ; — il veut se faire pardonner ; — il veut qu'elle lui permette de vivre et de retourner près d'elle. Jamais il ne l'a trouvée si belle.... Il s'attendrit de bonne foi. — Il en rede-

vient presque amoureux; il désire, il supplie. La pâleur, la maigreur la rendent plus intéressante, et sont presque des excitants. Il faut que le public devine de quoi il est question. Malgré que la pauvre femme sente aussi sa vieille affection remuée, elle se refuse à cette passion sauvage dans un pareil lieu. Ce refus irrite le mari qui attribue cette chasteté à l'existence d'une passion adultère ou à la défense d'un amant. « Il faut en finir; cependant je n'en aurai jamais le courage; je ne peux pas faire cela moi-même. » Une idée de génie — pleine de lâcheté et de superstition — lui vient.

Il feint de se trouver très-mal, ce qui n'est pas difficile, son émotion vraie aidant à la chose : « Tiens, là-bas, au bout de ce petit chemin, à gauche, tu trouveras un pommier; — va me chercher un fruit. » (Remarquez qu'il peut trouver un autre prétexte — je jette celui-là sur le papier en courant.

La nuit est très-noire, la lune s'est cachée. Sa femme s'enfonçant dans les ténèbres, il se lève de la pierre où il s'est assis : « A la grâce de Dieu ! si elle échappe, tant mieux ; si elle y tombe, c'est Dieu qui la condamne ! »

Il lui a indiqué la route où elle doit trouver un puits presque à ras de la terre.

On entend le bruit d'un corps lourd tombant dans l'eau, — mais précédé d'un cri, — et les cris continuent.

« Que faire ? On peut venir ; — je puis passer, je passerai pour l'assassin. — D'ailleurs, elle est condamnée... Ah ! il y a les pierres — les pierres qui font le bord du puits ! »

Il disparaît en courant.

Scène vide.

A mesure que le bruit des pavés tombants se multiplie, les cris diminuent. — Ils cessent.

L'homme reparaît : « Je suis libre ! — Pauvre ange, elle a dû bien souffrir ! »

Tout ceci doit être entrecoupé par le bruit lointain de l'orchestre. A la fin de l'acte, des groupes d'ivrognes et de grisettes qui chantent — entr'autres la sœur — reviennent par la route.

Voici en peu de mots l'explication du dénouement. Notre homme a fui. — Nous sommes maintenant dans un port de mer. — Il pense à s'engager comme matelot. — Il boit effroyablement: estaminets, tavernes de matelots, musicos. — Cette idée : Je suis libre, libre, libre! est devenue l'idée fixe, obsédante. Je suis libre! — je suis tranquille! — on ne saura jamais rien. — Et comme il boit toujours, et qu'il boit effroyablement depuis plusieurs mois, sa volonté diminue toujours, — et l'idée fixe finit par se faire jour par quelques paroles prononcées à voix haute. Sitôt qu'il s'en aperçoit, il cherche à s'étourdir par la boisson, par la marche, par la course, — mais l'étrangeté de ses allures le fait remarquer. — Un homme qui court a évidemment

fait quelque chose. On l'arrête ; alors — avec une volubilité, une ardeur, une emphase extraordinaire, avec une minutie extrême — très-vite, très-vite, comme s'il craignait de n'avoir pas le temps d'achever, il raconte tout son crime. — Puis il tombe évanoui. — Des agents de police le portent dans un fiacre.

C'est bien fin, n'est-ce pas, et bien subtil ? mais il faut absolument le faire comprendre. Avouez que c'est vraiment terrible. — On peut faire reparaître la petite sœur dans une de ces maisons de débauche et de ribotte faites pour les matelots.

Je suis tout à vous.

CH. BAUDELAIRE.

Vous me ferez vos observations là dessus.

Je serais bien disposé à diviser l'œuvre en plusieurs tableaux courts, au lieu d'adopter l'incommode division des cinq longs actes.

Lettre de Ch. Baudelaire à M. Hostein (1)

Mercredi, 8 novembre 1854.

Monsieur, je n'accomplirais qu'avec timidité et défiance cette singulière démarche que je tente aujourd'hui, *si je ne savais* que je parle à un homme d'esprit.

L'ouvrage que je vous envoie, et qui m'a donné un mal infini à trouver, —

(1) Communiqué par M. Le Maréchal, avec une note explicative que voici :

Baudelaire eut vers 1856 ou 1857 la velléité de faire du théâtre ; comme Balzac, il y voyait non seulement une occasion d'exprimer sa pensée d'une façon plastique, mais encore un moyen merveilleux de gagner de l'argent. L'argent, pour ces deux martyrs de la dette, c'était la liberté, le droit de travailler à leurs heures, et de corriger et de polir leur œuvre à leur aise. Il me parlait souvent d'un drame non encore écrit, mais fixé dans son cerveau, qui avait pour titre *l'Ivrogne*, et que Rouvière devait jouer ; en outre il ne connaissait qu'un seul directeur capable de monter la pièce, M. Hostein. Je le menai donc un soir chez celui-ci

la Bibliothèque ne voulant pas le prêter, — la *Revue rétrospective* ayant disparu, — est à peu près inconnu ; peut-être le connaissez-vous ? — en tout cas il ne fait partie ni des œuvres complètes, ni *même des œuvres posthumes,* et il n'y a guère que les fureteurs qui l'aient lu (1). Depuis bien des

qui gouvernait en ce moment à la Gaîté. Après une longue conversation, ils se quittèrent enchantés l'un de l'autre, et d'accord sur tous les points. Baudelaire allait écrire son drame, et Hostein lui ouvrait son théâtre et lui promettait Rouvière. Malheureusement les nécessités de la vie entravèrent Baudelaire, et jamais le drame ne fut terminé.

En quittant Hostein, Baudelaire lui parla d'une pièce très-réaliste de Diderot ; elle avait pour titre *Est-il bon ? Est-il méchant ?* et n'était connue que de quelques érudits. C'était pour un directeur intelligent et artiste une tentative séduisante. Hostein le pria de la lui communiquer. Le lendemain il recevait la pièce, avec la lettre que voici.

(1) Cette pièce de Diderot, *Est-il bon ? Est-il méchant ?* publiée dans la première *Revue rétrospective,* de M. Taschereau, a un mo-

années, j'avais l'idée que cet ouvrage aurait dans notre temps un vaste succès; un autre que moi aurait pensé à la Comédie-Française ou au Gymnase ; mais le choix que je fais me paraît meilleur, d'abord à cause des qualités du directeur, mais aussi particulièrement à cause de son apparence — permettez-moi de vous le dire — paradoxale.

Je me suis dit :

M. Hostein a été l'ami de Balzac. N'est-ce pas vous, monsieur, qui avez si bien fait la mise en scène de *la Marâtre*? — M. Hostein doit parfaitement bien comprendre la valeur d'un ouvrage qui a l'air d'un de ces rares

ment préoccupé les esprits inquiets d'une rénovation du théâtre. En 1856, le 1er décembre, la *Gazette de Champfleury* contenait une lettre de 42 pages, adressée au ministre d'État, pour lui proposer de faire monter cette pièce au Théâtre-Français. Cette proposition n'eut aucune suite, ainsi que l'a raconté M. Champfleury dans un autre ouvrage.

précurseurs du théâtre que rêvait Balzac.

Dans les théâtres subventionnés, rien ne se fait, rien ne se conclut, rien ne marche ; tout le monde y est timide et bégueule.

Puis il serait curieux de vérifier si définitivement ce public du boulevard, si méprisé, ne serait pas apte à comprendre et à applaudir un ouvrage d'une merveilleuse portée, — je ne veux pas prononcer le mot *littéraire*, qui appartient à l'affreux argot de notre époque.

J'ai pensé que les succès infatigables de votre théâtre vous autorisaient à faire une éclatante tentative sans imprudence, et que *les Cosaques* et *le Sanglier* pouvaient bien — à mettre les choses au pire — payer la bienvenue de Diderot.

Si je voulais surexciter votre orgueil, je pourrais vous dire qu'il est digne de vous de perdre de l'argent avec ce grand

auteur, mais malheureusement je suis obligé de vous avouer que je suis convaincu qu'il est possible d'en gagner.

Enfin, — irai-je jusqu'au bout ? — car ici, moi inconnu de vous, j'ai l'air d'empiéter indiscrètement sur vos droits et vos fonctions, — il m'a semblé qu'un acteur merveilleux par sa véhémence, par sa finesse, par son caractère poétique, un acteur qui m'a ébloui dans *les Mousquetaires* — j'ignore totalement si vous pensez comme moi — j'ai présumé, dis-je, que M. Rouvière pourrait trouver dans ce personnage de Diderot écrit par Diderot (Hardouin), personnage où la sensibilité est unie à l'ironie et au cynisme le plus bizarre, un développement tout nouveau pour son talent.

Tous les personnages (ceci est une curiosité), sont *vrais*. M. Poultier, le commis à la marine, est mort très-tard ; j'ai connu quelqu'un qui l'a connu.

Les femmes sont nombreuses, toutes amusantes et toutes charmantes.

Cet ouvrage est, à proprement parler, le seul ouvrage très-dramatique de Diderot. *Le Fils naturel* et *le Père de famille* ne peuvent pas lui être comparés.

Quant aux retouches, — je désire que votre sentiment s'accorde avec le mien, — je crois qu'elles peuvent être très-rares et n'avoir trait qu'à des expressions vieillies, à des habitudes d'ancienne jurisprudence, etc., etc. En d'autres termes, je crois qu'il serait peut-être bon de commettre, en faveur du public moderne, quelques innocents anachronismes.

Et maintenant permettez-moi, monsieur, de profiter de l'occasion pour vous avouer que depuis longtemps je rêve à un drame aussi terrible et aussi singulier qu'on peut le désirer, et que dans les rares moments où je puis y travailler, j'ai toujours devant les yeux

l'image de votre étrange acteur. Il s'agit d'un drame sur l'*ivrognerie*. Ai-je besoin de vous dire que mon ivrogne n'est pas un ivrogne comme les autres ? — Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mon profond respect, et permettez-moi d'avoir bon espoir.

CH. BAUDELAIRE.

57, rue de Seine.

—

Lettre de M. Hostein à Ch. Baudelaire (1).

Paris, le 11 novembre 1854.

Monsieur,

Je vous remercie de la confiance que vous avez en moi.

Je vous remercie également d'avoir pensé à mon théâtre pour lui offrir ce que vous considérez, et ce qui est en effet, sous beaucoup de rapports, une bonne fortune *littéraire*.

(1) Communiqué par M. Poulet-Malassis.

Mais permettez-moi de vous exposer en peu de mots ce qui m'empêche de donner suite à cette offre bienveillante.

D'abord, je ne partage pas complètement votre enthousiasme pour l'œuvre de Diderot.

N'auriez-vous pas été séduit par le paradoxe, plus que par la réalité des situations et des caractères ?

Certes, il y a une notable dépense de fantaisie, d'entrain, d'humour, dans cette pièce si mal intitulée : *Est-il bon?* etc.

Mais est-ce là une pièce de théâtre ? Je n'entends pas seulement parler du Théâtre de la Gaîté, mais du théâtre en général.

Peu ou point d'intérêt, des caractères plutôt exprimés que finis, des situations où l'intrigue — et quelle intrigue ! — supplée à la passion et à la combinaison. Voilà pour le fonds.

Quant à la forme, je me montrerai plus disposé à la louer. Non pas que le

dialogue étincelle de traits philosophiques, satiriques ou comiques; mais à défaut de ces qualités précieuses, le style a une allure vive, animée, pressée d'aller au but, ce qui ne manque pas de charme pour nous autres Français, toujours si affairés quand nous écoutons, et si disposés à tenir en grande estime la brièveté de ceux qui nous parlent.

Voilà mon opinion sur l'œuvre dans son application à la scène française en général ; en ce qui concerne la Gaîté, en particulier, permettez-moi de vous déclarer que nous ferions une bien triste, bien déplorable épreuve, si nous soumettions à ce public l'œuvre de Diderot.

Oh ! monsieur, venez-vous si peu dans notre théâtre que vous ayiez pu vous faire un seul instant d'illusion sur ce point !

Je n'entreprendrai pas de vous décrire l'esthétique de notre genre. Qu'il

me suffise de vous affirmer que je fais fausse route toutes les fois que je ne me borne pas purement et simplement à être le continuateur (je dis continuateur et non imitateur) des Pixérécourt, Caignez, etc.

Toutes les tentatives engagées par moi, en dehors de ce genre, m'ont été nuisibles ou funestes.

Maintenant, est-ce un bien, est-ce un mal qu'il en soit ainsi ?

Au premier abord, on regrette ce résultat ; à une seconde réflexion, on s'en console.

En effet, si le mouvement littéraire procédait de bas en haut, c'est-à-dire de la Gaîté à la Comédie-Française, le progrès deviendrait bientôt impossible. La Gaîté serait bientôt le Théâtre-Français, et le Théâtre-Français, que serait-il ? — Tout enseignement veut d'abord des écoliers, et non une classe de professeurs. Réjouissons-nous donc d'avoir encore dans le peuple un public d'écoliers.

C'est pour ce public, c'est pour ces écoliers que le Théâtre de la Gaîté est fait. Il y a tout un enseignement relatif, et voilà pourquoi notre genre, ridicule ailleurs, est encore si bon chez nous, que certaines pièces dites progressives n'y ont pas fait le sou.

Ceci posé, je vous offre, pour *l'Ivrogne,* tous mes bons offices.

Votre dévoué

HOSTEIN.

LETTRE

D'ALFRED DE VIGNY A CH. BAUDELAIRE

Cette lettre se rapporte à un épisode assez mal connu de la vie de Charles Baudelaire, et conséquemment assez mal jugé.

En 1862 la seconde édition des *Fleurs du mal* avait paru ; le livre des *Paradis artificiels*, publié l'année précédente, et les trois premiers volumes de la traduction de l'œuvre d'Edgar Poë avaient confirmé le succès du poète ; je parle, bien entendu, du succès qu'il cherchait, le succès parmi les égaux et les maîtres.

Baudelaire eut alors la pensée de se porter candidat à l'Académie française.

Cette résolution fut diversement jugée, ou plutôt diversement blâmée. La petite presse, ce qu'on appelle aujourd'hui si singulièrement « les jeunes » se cabrèrent. Les uns ne virent dans cette prétention que le fait d'un orgueil insensé et même impertinent, et se scandali-

sèrent de ce qu'un écrivain qui, il y avait peu de temps encore, était des leurs, tentât une démarche qu'ils n'étaient point en mesure de tenter eux-mêmes. D'autres, plus profonds ou plus retors, prétendirent que Baudelaire mystifiait le public et l'Académie, et cédait, une fois de plus, à son goût, tant accusé, pour l'étrange et pour les coups de pistolet tirés par la fenêtre en plein midi.

Tous se trompaient, et les derniers plus encore que les premiers. Beaucoup de choses, actes ou paroles, qui ont été vivement reprochés à Baudelaire, comme inspirés par le désir d'occuper de soi et de faire esclandre, partaient, au contraire, d'une grande simplicité, ou même d'une grande naïveté. Nous avons raconté ailleurs (1) comment, au moment de son procès, il se flattait de se voir adresser des excuses par le ministère public, et combien il s'étonna de voir la prévention soutenue à l'audience. Dans la circonstance actuelle, il lui paraissait tout simple que l'auteur d'un recueil de vers et de quelques autres ouvrages se présentât, à l'âge de quarante ans, aux suffrages d'une compagnie qui avait admis, à trente-huit ans, l'auteur des *Méditations poétiques* et de *la*

(1) Charles Baudelaire, sa vie et son œuvre; Paris, Lemerre, 1859, in-18, avec portraits.

Mort de Socrate. Ce qu'il poursuivait, dans le suffrage de l'Académie, c'était la cassation du jugement qui avait mutilé son livre. Il en appelait auprès de ses maîtres et de ses confrères de l'arrêt, de la critique du parquet ; il leur disait : Relevez-moi, vengez-moi! C'était là toute sa rouerie, ou pour mieux dire toute son illusion.

Qu'il n'y eût bien des objections à faire à ce plan, nous ne le contesterons pas. Les amis de Baudelaire, ses patrons, lui en proposèrent, qui ne firent que l'étonner. Car ce mystificateur qui, selon le dire des nigauds, aurait passé sa vie à faire, comme on dit, *poser les gens*, n'a jamais tant étonné les autres qu'il s'est étonné lui-même.

Baudelaire commença donc sa tournée de visites, et mit ses amis en campagne. Il alla voir M. de Lamartine qui l'accueillit très-bien ; M. de Sacy, toujours bienveillant; M. Villemain qui le reçut avec hauteur; M. Viennet, et quelques autres. Il nous rapportait de quelques-unes de ces audiences des récits, des mots à mourir de rire, telle, par exemple, cette définition devenue fameuse que lui avait formulée M. Viennet : — « Il n'y a que cinq genres, monsieur ! la tragédie, la comédie, la poésie épique, la satire... et la poésie fugitive qui comprend la fable *où j'excelle !* » Mais il n'eut

jamais la pensée que de moins délicats lui ont prêtée d'écrire le journal de son expédition académique et de livrer publiquement au ridicule des hommes qu'il avait sollicités. Ses confidences n'ont diverti que ses amis.

Ses patrons, cependant, les expérimentés, les sages, considéraient sa candidature comme prématurée, et l'engageaient à la différer. Sainte-Beuve qui l'a toujours aimé, et qui dans un article sur les candidats à l'Académie lui avait donné acte de ses prétentions et de ses titres, lui écrivait le 9 février :

« .... Je vous ai dit raisonnablement qu'il n'y avait rien à faire, selon moi. Votre candidature n'a pas été mal prise par le public. L'Académie a été plus surprise que choquée ; ne la choquez pas en revenant à la charge au sujet d'un homme comme Lacordaire. Vous êtes homme de mesure, et vous devez sentir cela... »

Baudelaire déféra à ce conseil, et retira sa candidature, comme l'atteste cet autre billet de Sainte-Beuve, daté du 15 du même mois :

« Mon cher ami,

» Votre lettre a été lue avant-hier ; votre désistement n'a pas déplu ; mais quand on a lu votre dernière phrase de remerciement, conçue en des termes si modestes et si polis, on a dit tout haut : *Très-bien !*

» Ainsi vous avez laissé une bonne impression. N'est-ce donc rien ? — Tout à vous. »

La lettre d'Alfred de Vigny témoigne de la même sollicitude, avivée peut-être, ou du moins égarée et troublée par l'ignorance du caractère véritable de celui qui en était l'objet. Car, comme on va le voir, M. de Vigny, lorsqu'il écrivait cette lettre, ne connaissait encore de Baudelaire que ses vers, et l'on peut supposer qu'il avait été trompé sur son compte par les sots rapports des malveillants et des envieux. C'est ainsi, selon nous, qu'il faut s'expliquer les appréhensions et les admonestations un peu trop paternelles des dernières lignes. C'était, ainsi que nous l'avons déjà dit, de la meilleure foi du monde et avec une parfaite conscience de son mérite, que Baudelaire aspirait à l'Académie, et maintenant que nous n'avons plus que ses œuvres, il est permis de penser qu'il n'eût pas déparé la compagnie. Là où Sainte-Beuve instruit par une longue familiarité ne pouvait recommander que la patience, Vigny va jusqu'à l'effroi. — A cela près, à part cette *coda* un peu farouche, ou mieux, d'effarouché, les sentiments exprimés dans cette lettre sont trop à l'honneur de Baudelaire pour que ses amis hésitent à la publier.

C. A.

« Lundi 27 janvier 1862.

Depuis le trente décembre, monsieur, j'ai été très-souffrant et presque toujours au lit. Là je vous ai lu et relu, et j'ai besoin de vous dire combien de ces *Fleurs du mal* sont pour moi des fleurs du *bien*, et me charment; combien aussi je vous trouve injuste envers ce bouquet, souvent si délicieusement parfumé de printanières odeurs, pour lui avoir donné ce titre indigne de lui, et combien je vous en veux de l'avoir empoisonné quelquefois par je ne sais quelles émanations du cimetière de Hamlet.

Si votre santé vous permet de venir voir comment je m'y prends pour cacher les blessures de la mienne, venez mercredi (29), à quatre heures après midi; vous saurez, vous lirez, vous toucherez comment je vous ai lu ; mais ce que vous ne saurez pas, c'est avec quel plaisir je lis à d'autres, à des

poëtes, les véritables beautés de vos vers encore trop peu appréciés et trop légèrement jugés.

Vous m'aviez dit que votre lettre officiellement académique était envoyée. C'était à mes yeux une faute, et je vous l'ai dit; mais elle était irréparable, et je me résignais à vous voir égaré dans le labyrinthe. Mais à présent que vous m'écrivez que c'était seulement un projet, je vous conseille franchement de ne pas faire un pas de plus dans ces détours qui me sont connus, et de ne pas écrire un mot qui ait pour but de vous faire inscrire comme candidat à aucun des fauteuils vacants.

J'aurai le temps de vous en dire les raisons très-sérieuses, et vous les comprendrez....

Venite ad me.

ALFRED DE VIGNY.

6, rue des Écuries d'Artois.

—

LETTRES

D'EUGÈNE DELACROIX A CH. BAUDELAIRE

La première de ces lettres est à la date de 1855; Eugène Delacroix y note, avec une modestie hautaine, l'effet produit sur lui-même par la réunion de ses tableaux à l'Exposition universelle. Dans les deux dernières, il montre son humeur contre les critiques de son salon de 1859 et des peintures murales de Saint-Sulpice.

A ce propos, faisons observer que le grand peintre n'en n'était plus à compter les preuves de fidélité de Baudelaire qui s'était montré depuis 1845 l'admirateur invariable de son génie. Il pouvait donc s'épancher devant lui en toute sincérité et sécurité, aussi bien que lui confesser en toute franchise son peu de « tendresse » pour ses articles d'art de la *Revue des deux mondes*.

I

Ce 10 juin 1855, Champrosay.

Cher monsieur, je n'ai reçu qu'ici votre article (1) par-dessus les toits. Vous êtes trop bon de me dire que vous le trouvez encore trop modeste. Je suis heureux de voir quelle a été votre impression sur mon exposition. Je vous avouerai que je n'en suis pas mécontent, et quelque chose de moi-même m'a gagné plus qu'à l'ordinaire en voyant la réunion de ces tableaux. Puisse le bon public avoir mes yeux, mais surtout les vôtres, car ils jugent encore plus favorablement, j'en suis sûr, que je ne fais. Je regrette bien de ne pas voir vos autres articles, celui qui précède le mien et ceux qui

(1) Exposition universelle. Beaux-Arts. *Eugène Delacroix;* article publié dans *le Pays* du 3 juin 1855; reproduit p. 234 et suiv. du vol. des *Curiosités esthétiques,* dans les œuvres complètes.

suivent. Je suis à la campagne: d'ailleurs à Paris il est impossible d'être prévenu de leur apparition dans un journal auquel on n'est pas abonné. Mettez-les moi à part, si vous y pensez, et vous me les donnerez quelque jour.

Votre sincèrement dévoué,

E. Delacroix.

—

II

Ce 17 février 1858.

Mon cher monsieur,

Je vous remercie beaucoup du cas que vous voulez bien faire des articles (1) dont vous parlez: je n'éprouve pas pour eux la même tendresse, et d'ailleurs si

(1) Les articles publiés par Eugène Delacroix dans la *Revue des Deux Mondes*, sur Michel-Ange, Raphaël, etc., etc. Charles Baudelaire avait demandé à Eugène Delacroix, pour M. Poulet-Malassis, l'autorisation de les réunir en un volume.

je devais les publier, il faudrait des remaniements considérables. Il faut que vous sachiez que j'ai récemment refusé ce que vous désirez à M. Silvestre(1) qui y avait mis beaucoup d'insistance, et à qui j'ai toutes sortes de raisons de désirer être agréable. Il faut donc absolument que je vous fasse la même réponse qu'à lui, quoi qu'il m'en coûte de vous désobliger.

Je vous écris ceci à la hâte avant de sortir. Mille remerciements de votre bonne opinion. Je vous en dois beaucoup pour *les Fleurs du mal:* je vous en ai déjà parlé en l'air, mais cela mérite tout autre chose.

A vous bien sincèrement.

E. Delacroix.

(1) M. Théophile Silvestre, auteur de l'*Histoire des artistes vivants.*

III

Ce 13 décembre 1859.

Mon cher monsieur,

Excusez-moi de n'avoir pas répondu à votre lettre que j'avais égarée et sur laquelle était votre adresse. Je suis si arriéré dans mes travaux, par toutes sortes de causes, que je ne puis savoir quand je pourrai m'occuper du croquis ou esquisse dont vous me parlez et que je voudrais cependant voir déjà dans vos mains ou celles de vos amis.

J'ai trouvé effectivement un joli petit livre de vous sur Théophile Gautier. Il participe à l'inconvénient de plusieurs de vos publications : le caractère en est si fin que la lecture en est un travail pour moi difficile. J'y ai cependant aperçu que vous appréciez notre critique comme il doit l'être et comme je le fais moi-même. Je vous dirai même que depuis je suis tombé sur un ouvrage que

vous louez dignement, mais dont je n'avais point connaissance, malgré son ancienneté, *Mademoiselle de Maupin*. J'en ai été ravi: j'y ai trouvé Gautier sous un aspect que je ne connaissais pas, et ce qui augmente mon admiration, c'est sa jeunesse à l'époque où il l'a composé.

Mille excuses et amitiés.

E. Delacroix.

—

IV

Ce 27 juin 1859.

Cher monsieur,

Comment vous remercier dignement pour cette nouvelle preuve de votre amitié (1). Vous venez à mon secours au moment où je me vois houspillé et vilipendé par un assez bon nombre de critiques

(1) *Salon de 1859*, publié dans la *Revue française*, reproduit dans le volume des *Curiosités esthétiques* des œuvres complètes.

sérieux ou soi-disant tels. Ces messieurs ne veulent que du grand, et j'ai tout bonnement envoyé ce que je venais d'achever, sans prendre une toise pour vérifier si j'étais dans les longueurs prescrites pour arriver convenablement à la postérité, dont je ne doute pas que ces messieurs ne m'eussent facilité l'accès. Ayant eu le bonheur de vous plaire, je me console de leurs réprimandes. Vous me traitez comme on ne traite que les *grands morts;* vous me faites rougir, tout en me plaisant beaucoup; nous sommes faits comme cela.

Adieu, cher monsieur; faites donc paraître plus souvent quelque chose: vous mettez de vous dans tout ce que vous faites, et les amis de votre talent ne se plaignent que de la rareté de vos apparitions.

Je vous serre la main bien cordialement.

E. Delacroix.

—

V

Champrosay, ce 8 octobre 1861.

Mon cher monsieur,

Je ne vois qu'au retour d'un voyage qui m'a éloigné quelque temps de Paris votre article (1) toujours si bienveillant et d'une tournure si originale, comme tout ce que vous faites, sur mes peintures de Saint-Sulpice. Je vous remercie bien sincèrement et de vos éloges et des réflexions qui les accompagnent et les confirment sur ces effets mystérieux de la ligne et de la couleur, que ne sentent, hélas! que peu d'adeptes. Cette partie musicale et arabesque n'est rien pour bien des gens qui regardent un tableau comme les Anglais regardent une contrée quand ils voyagent: c'est-à-dire

(1) *Peintures murales* d'Eugène Delacroix, article publié dans le numéro de la *Revue fantaisiste* du 15 septembre 1861; reproduit dans le volume *l'Art romantique* des œuvres complètes.

qu'ils ont le nez dans le *Guide du voyageur,* afin de s'instruire consciencieusement de ce que le pays rapporte en blé et autres denrées. De même, les critiques bons sujets veulent comprendre afin de pouvoir démontrer. Ce qui ne tombe pas absolument sous le compas ne peut les satisfaire: ils se trouvent volés devant un tableau qui ne démontre rien et qui ne donne que du plaisir.

Vous m'avez écrit, il y a deux mois, relativement au procédé que j'emploie pour peindre sur mur; mais je ne savais où adresser ma réponse. Je prends le parti aujourd'hui de vous adresser mes actions de grâces au bureau de la revue.

Mille sincères amitiés et remercîments.

E. Delacroix.

LETTRES

DE MM. VICTOR HUGO, JOSÉPHIN SOULARY,

JULES BARBEY D'AUREVILLY,

C. MERYON, PAUL DE SAINT-VICTOR, H. TAINE.

Pour être ici réunies en un chapitre, les lettres suivantes n'ont entre elles aucun lien.

On remarquera toutefois que la plupart ont été écrites pour répondre à la préoccupation constante et passionnée de Baudelaire de faire rendre enfin justice à des génies méconnus à son gré : Edgar Poe, Meryon, Philibert Rouvière :

Dieux trahis par le sort, et privés de louanges.

—

Lettre de M. Victor Hugo.

Hauteville house, 29 avril 1860.

Vous m'avez envoyé, cher poète, une bien belle page ; je suis tout heureux et très-fier de ce que vous voulez

bien penser des choses que j'appelle mes dessins à la plume (1). J'ai fini par y mêler du crayon, du fusain, de la sépia, du charbon, de la suie, et toutes sortes de mixtures bizarres qui arrivent à rendre à peu près ce que j'ai dans l'œil et surtout dans l'esprit. Cela m'amuse entre deux strophes.

Puisque vous connaissez M. Meryon, dites-lui que ses splendides eaux-fortes m'ont ébloui. — Sans la couleur, rien qu'avec l'ombre et la lumière, le clair-obscur tout seul et livré à lui-même : voilà le problème de l'eau-forte. M. Meryon le résout magistralement. Ce qu'il fait est superbe. Ses planches vivent, rayonnent et pensent. Il est digne de la page profonde et lumineuse qu'il vous a inspirée (2). Vous avez en

(1) *Salon de 1859*, p. 338 des *Curiosités esthétiques*, dans les œuvres complètes.

(2) *Salon de 1859*, p. 336 des *Curiosités esthétiques*, dans les œuvres complètes.

vous, cher penseur, toutes les cordes de l'art; vous démontrez une fois de plus cette loi, que dans un artiste le critique est toujours égal au poète. Vous expliquez comme vous peignez, *granditer*.

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO.

—

Lettre de M. Joséphin Soulary.

Lyon, ce 22 février 1860.

Cher maître,

Vous écrivez à notre ami Armand Fraisse de trop aimables choses à mon endroit pour que je ne vous en exprime pas, et sans retard, toute ma reconnaissance.

En plaçant mon nom à côté du vôtre dans un récent compte-rendu, M. Fraisse m'a fait un honneur d'autant plus insigne, que je vous tiens (je l'ai

dit en maintes circonstances) pour le premier poète de notre époque. Vous auriez pu, sans y mettre trop d'amour-propre, décliner une association où tout profit est pour moi. Loin de là, vous voulez bien me reconnaître un air de famille avec vous, et vous me tendez la main comme à un frère. Merci, cher maître! Je retiens votre main dans la mienne, et je me persuade, non sans grande vanité, qu'à défaut de ces points de ressemblance qui constituent l'état d'émulation entre deux talents, nous avons du moins ces points de contact qui mettent deux cœurs en état de parfaite sympathie.

Daignez agréer, cher maître, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

Joséphin Soulary.

31, Grande rue des Gloriettes.

Lettre de M. Jules Barbey d'Aurevilly.

Vendredi, 14 mai 1858.

Homme de peu de foi, pourquoi vous troublez-vous ?

Un titre !

Un songe... me devrais-je inquiéter d'un songe !

Et de quoi donc avez-vous peur et *vous étonnez-vous*, mon ami ?... Vous savez mes opinions littéraires sur Edgar Poe. Vous avez mon article du *Pays*, et tel qu'il est, avec les réserves qui s'y trouvent sur la valeur absolue des œuvres du conteur américain, cet article ne vous a pas mécontenté.

Je ne me déjuge point *littérairement*. Mon article du *Réveil* est la confirmation de mes opinions du *Pays*.

Voilà pour la littérature — le mérite intellectuel de l'homme que vous admirez.

Quant à mes opinions morales et non *littéraires*, vous savez ce que je suis, — *le Réveil*, qui vous déplaît, vous l'a assez dit et aussi tout ce que j'ai écrit *depuis sept ans*. — Du point de vue de cette moralité qui est pour moi le sommet du haut duquel il faut embrasser et juger la vie, j'ai regardé Poe. Je l'ai trouvé coupable et je l'ai dit.

Pouvez-vous, avec ce que je suis, vous étonner de cela ?

Bohême ! il l'est. Ne l'ai-je pas dit d'ailleurs avec *cette* expression dans l'article même du *Pays* qui ne vous a pas contrarié ? Il est bohême, et de tous les littérateurs dignes de ce nom, il est le plus fort, le plus poète, le plus grand à sa manière, et voilà pourquoi à mes yeux il en est le *roi*.

Bohême ! Si vous lisiez mes articles du *Réveil*, qui ont une unité sous leur variété apparente, vous sauriez ce que je mets sous ce mot, — l'individualité, l'absence de principes sociaux, etc., etc., etc.

D'ailleurs, je n'emprunte pas plus ce terme au vocabulaire de Veuillot qu'au vôtre. C'est un mot frappé depuis longtemps et qui circule. Je l'ai pris, parce qu'il dit bien ce qu'il veut dire; vous vous *en nommez vous-mêmes*. La SAINTE BOHÊME —, a dit votre ami M. Théodore de Banville.

Mon ami, calmez-vous. L'article du *Réveil* n'est pas d'ailleurs fait de manière à diminuer l'importance de Poe et de votre publication. Au contraire. Il ne vous lèsera pas dans vos intérêts de traducteur. J'y montre même des entrailles pour votre homme de génie, tout en le condamnant, car vous savez si j'aime l'esprit.

N'est-ce pas pour cela que je vous aime ?

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

—

Lettre de C. Meryon.

Paris, 23 février 1860.

Cher Monsieur,

Je vous envoie un cahier de mes vues de Paris. — Comme vous le pouvez voir, elles sont bien imprimées, sur chine collé sur papier vergé, par conséquent de bonne tenue. — C'est de ma part un faible moyen de reconnaître le dévouement dont vous avez fait preuve pour moi (1). Cependant, j'ose espérer qu'elles serviront parfois à fixer

(1) Charles Baudelaire s'était ardemment employé à faire acheter par le ministère des exemplaires des *Vues de Paris* de Meryon ; il y avait réussi.

Il s'était même proposé pour écrire une introduction au cahier de ces chefs-d'œuvre, sans acheteurs du vivant de l'artiste, et aujourd'hui hors de prix.

A défaut de ce morceau, nous renvoyons aux articles de M. Philippe Burty, *l'Œuvre de Meryon*, nos des 1er et 15 juin 1863 de la *Gazette des Beaux-Arts*.

votre imagination curieuse des choses du passé. Moi-même qui les ai faites à une époque, il est vrai, où mon cœur naïf était encore pris de soudaines aspirations vers un bonheur auquel je croyais pouvoir prétendre, je revois quelques-unes de ces pièces avec un véritable plaisir. — Elles peuvent donc produire à peu près le même effet sur vous qui aimez aussi à rêver.

Je n'ai point encore terminé les notes que je vous ai promis de faire pour aider votre travail; en tout cas, j'irai vous voir bientôt pour en causer encore. Comme l'éditeur recule devant les démarches qu'il y aurait à faire, dit-il, pour le placement desdites pièces, il n'y a rien qui presse. Ainsi que cela ne vous inquiète point.

Adieu, Monsieur, j'espère qu'avant votre départ, je pourrai profiter du bienveillant accueil que je reçois de vous.

Je suis votre très-humble et très-dévoué serviteur.

C. Meryon.

Je vais m'occuper du placement des suites auprès des personnes qui ont eu, sur votre recommandation, l'extrême bonté de s'intéresser à cette œuvre.

MERYON. — 20, rue Duperré.

—

Lettre de M. Paul de Saint-Victor.

Monsieur,

Je vous remercie de m'apprendre que M. Rouvière ait reparu au théâtre. Je n'ai pas vu la reprise des *Mousquetaires* et j'ignorais qu'il y eût un rôle. Il me suffirait de votre recommandation pour m'engager à l'aller voir, car j'attache un trop grand prix au jugement d'un esprit tel que le vôtre pour n'être pas sûr d'avance de le partager. Puis, je me souviens très-bien de l'impression qu'il me fit il y a quelques années dans les rôles d'Hamlet et de Charles IX, qu'il jouait d'une façon tout à fait supérieure et poétique.

Il est très-vrai, Monsieur, que je suis sous le charme des histoires vraiment *extraordinaires* que vous traduisez à l'eau-forte, pour ainsi dire. Je ne cesse de réclamer leur publication suivie au journal, et je me suis indigné autant que vous des réclamations des quatre ou cinq imbéciles qui ont protesté. En pareille circonstance, et lorsqu'on est sûr de servir du génie au public, mon avis est qu'on doit passer outre, et continuer à jeter des perles aux pourceaux malgré leurs grognements.

J'irai certainement à la Gaîté la semaine prochaine, et ce sera pour moi un plaisir de parler de M. Rouvière.

Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments de considération et de sympathie.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

Vendredi.

Lettre de M. H. Taine.

Cher Monsieur,

Je suis tellement occupé et ma santé est si médiocre, que je ne puis me charger d'un article important comme celui que vous me proposez. J'admire beaucoup Poe ; c'est le type germanique anglais, à profondes intuitions, avec la plus étonnante surexcitation nerveuse. Il n'a pas beaucoup de cordes, mais les trois ou quatre qu'il a vibrent d'une façon terrible et sublime. Il approche de Heine ; seulement tout chez lui est poussé au noir, l'alcool a fait son office. Mais quelle délicatesse et quelle justesse dans l'analyse ! — Je n'aime pas trop *Eureka* qui est de la philosophie comme celle de Balzac dans *Séraphita* et de Hugo dans *les Contemplations*. Puisque vous le demandez, c'est le seul des cinq volumes que j'aie reçu, et encore c'était de votre main. M. Lévy

ne m'en a envoyé aucun, mais je l'ai lu tout entier.

Quel malheur que vous n'ayez pas inséré en anglais les 108 vers anglais de *Newermore* ! Mais quel traducteur vous faites, et comme l'accent y est avec toute son âpreté, toute son intensité et toutes ses inflexions !

Mille remerciements, j'ai lu déjà la moitié de ce nouveau volume (1), et je vais faire votre commission à Flaubert.

Croyez-moi, je vous prie, votre très-obligé et dévoué,

H. Taine.

30 mars 1865.

(1) *Histoires grotesques et sérieuses* de Poe; Paris, Michel Lévy, 1864, in-18.

LA TRADUCTION

DU « CALUMET DE PAIX »

DE LONGFELLOW

Les lettrés ne se sont pas expliqué la présence dans l'édition des *Fleurs du mal* des œuvres complètes de la traduction partielle d'un poème de Longfellow, *le Calumet de paix*, qui rappelle les sujets préférés de M. Leconte de Lisle.

En effet, ce fragment n'est pas à sa place dans la division *Spleen et Idéal*, et peut-être même devrait-il être retiré du volume.

Charles Baudelaire n'a, bien entendu, jamais eu l'idée de rivaliser M. de Lisle sur le terrain de la paléontologie lyrique. Son admiration pour ce grand descriptif, chef d'une école qui fait sa gloire, s'arrêtait en deçà de l'imitation. Si le *Calumet de paix* est une sorte de *poème barbare*, c'est affaire entre Longfellow et M. de Lisle. Baudelaire n'y est pour rien, assurément.

Cette traduction lui avait été demandée par un Américain des États-Unis, M. Robert Stœpel, compositeur d'une symphonie sur l'œuvre de Longfellow, qu'il avait entrepris de faire exécuter au Théâtre-Italien. Mlle Judith devait être chargée de la déclamation du poème, par parties, en manière d'intermèdes explicatifs.

L'affaire ne s'arrangea pas; elle causa à Baudelaire bien des ennuis; en fin de compte il ne mit en vers que le début du *Calumet de paix*.

Ceci se passait en 1860.

Nous devons ces détails à M. P.-Malassis qui a mis à notre disposition une lettre à l'appui.

—

Lettre à M. P.-Malassis.

M. Robert Stœpel a voulu encore ce soir mardi entamer la question d'argent, et j'ai vu qu'il craignait une demande trop forte.

Tout en sauvegardant vivement mes intérêts, soyez aussi poli et gracieux

que possible. M. Stœpel a l'air d'un galant homme, vivement préoccupé de se faire en Europe un succès aussi net qu'en Amérique. Je crois que M. Stœpel et sa femme vivent uniquement par leurs talents ; tout cela m'inspire beaucoup de pudeur ; mais d'un autre côté, j'ai été obligé d'écrire à de Calonne, à Crepet et à Grandguillot qu'il fallait me faire encore crédit d'une quinzaine de jours. D'ailleurs la besogne, sincèrement parlant, est rude. Figurez-vous que M. Stœpel, en arrivant d'Amérique, s'est adressé à Méry (qui s'est joué de lui et a fini par lui déclarer que puisque lui, Méry, n'en pouvait pas venir à bout, la chose était impossible); à Emile Deschamps, à Henri Blaze (qui a voulu l'adresser à Saint-Georges), à Philoxène Boyer, enfin à Banville qui l'a adressé à moi. Il n'est venu à moi qu'en désespoir de cause.

Il m'a dit ce soir qu'il pouvait consacrer soixante-dix mille francs à la

première soirée. Je désire que vous demandiez le plus possible, et en même temps que vous soyez charmant pour ce monsieur qui d'ailleurs le mérite.

Sur seize ou dix-huit morceaux, je crois, je lui en ai livré deux.

Tout à vous.

C. B.

NOTICE RECTIFICATIVE

Nous attribuons à M. Auguste Vitu l'article suivant, remarquable par la vivacité et la précision des souvenirs qui y sont consignés. On nous le communique coupé, sans indication de provenance.

Il rectifie sur quelques points la notice de M. Théophile Gautier, et donne de bien curieux détails sur la première publication, dans le feuilleton du journal *le Pays*, de la traduction des *Histoires extraordinaires*.

—

L'attention publique a été rappelée cette semaine sur un mort célèbre et regrettable. Les deux premiers volumes des œuvres de Charles Baudelaire ont

paru, précédés d'une notice écrite par Théophile Gautier.....

..... Nous ne pouvons accorder à Théophile Gautier l'inconcevable erreur qui marque la deuxième ligne de sa notice sur Baudelaire.

« La première fois que nous rencontrâmes Baudelaire, dit Théophile Gautier, ce fut vers le milieu de 1849, à l'hôtel Pimodan, où nous occupions près de Fernand Boissard un appartement fantastique ; etc. »

Théophile Gautier nous permettra de lui certifier qu'en 1849 ni lui ni Baudelaire n'habitaient l'hôtel Pimodan. Après un long séjour dans la rue de Navarin, pendant les dernières années du règne de Louis-Philippe, Gautier vint s'installer, vers 1848, dans la maison qui fait le coin droit de la rue Rougemont et de la rue Bergère, en face du Comptoir d'escompte. Il y a séjourné longtemps.

L'hôtel Pimodan, déserté par ses

nobles propriétaires, a vu passer bien des hôtes légendaires : Théophile Gautier lui-même, mais il doit y avoir trente ans de cela ; Roger de Beauvoir ; Baudelaire. C'est là que Baudelaire écrivit sa première œuvre remarquée, le *Salon de* 1846. Je ne saurais le suivre avec exactitude dans tous les méandres de ses pérégrinations inattendues et inexpliquées. Après l'hôtel Pimodan, il habita l'hôtel de la place Vendôme, occupé par son beau-père, le général Aupick, qui commandait la place de Paris. Je le retrouve ensuite, sans savoir pourquoi, dans des gîtes de passage, comme l'hôtel Folkestone, rue Lafitte, et l'hôtel Corneille, rue Corneille, ce même hôtel Corneille où Balzac, avec la précise intuition du génie, a logé Z. Marcas.

Je vois, en consultant une liasse de lettres de Baudelaire qui n'a pas, en toute sa vie, écrit une ligne de billet qui ne fût expressément datée et signée,

qu'en novembre 1850 il demeurait avenue de la République, nº 95 (1).

Il y a d'ailleurs d'autres confusions dans les souvenirs de Gautier sur Baudelaire; pure affaire de détail. L'artiste n'est pas mal jugé; l'homme y est plutôt supposé que connu. Cela manque d'intimité. Baudelaire n'en acceptait, du reste, qu'avec un petit nombre d'amis anciens, à qui son cœur et son âme s'ouvraient complétement, devant qui tombaient le masque et la pose, et qui seuls ont vu, apprécié, aimé l'infortuné, le charmant Baudelaire.

En dehors d'eux, Baudelaire s'était donné des admirations qu'il célébrait pompeusement, à la manière d'un culte : Delacroix, Théophile Gautier, Daumier, en dernier lieu Wagner. Ce qu'il y avait de sincère à la fois et d'artificiel dans ces affinités électives, bien fin qui

(1) Le rectificateur est ici à rectifier : nous avons vu des lettres de Ch. Baudelaire non datées et signées C. B. seulement.

le discernerait ! Il m'a cependant confessé que n'étant pas musicien et n'aimant pas la musique, il caressait dans Wagner de certaines idées générales, abstraction faite de son œuvre lyrique et dramatique qui le laissait indifférent.

Théophile Gautier remarque avec raison que la célébrité de Baudelaire date de la traduction des contes d'Edgar Poe. Ils eurent bien du mal à parvenir jusqu'au public, ces contes aujourd'hui si célèbres. Ce fut Dutacq, cet homme d'une sagacité si vive et si diverse, car il jugea, dix ans avant la foule, Charles Baudelaire et Gustave Doré, ce fut Dutacq qui ouvrit à la traduction d'Edgar Poe le feuilleton du *Pays*. Mais à quelles conditions, grand Dieu ! Les contes parurent en second feuilleton, c'est-à-dire en tranche quotidienne de cinq colonnes à la troisième page, au prix de vingt francs le feuilleton complet. Et que de tiraillements ! que de tracasseries ! que de quolibets contre l'Hoffmann améri-

cain et contre son interprète si étrange lui-même !

Baudelaire souffrait beaucoup de ces inclémences des hommes, lui, le plus poli des poètes et le plus inquiet des rêveurs. La nature particulière de son talent, l'allure inusitée de ses idées, lui suscitaient beaucoup d'objections et de résistances. On jugera de ses transes et de ses précautions par la lettre suivante adressée à un ami. Il s'agit d'articles sur l'Exposition universelle des beaux-arts, en 1855 :

9 juin 1855.

Mon cher ami, vous êtes pour moi toujours si parfaitement aimable que je compte sur vous pour les choses suivantes.

Viendrai-je demain, à midi, pour mes épreuves, avec mon quatrième article? — Je n'en sais rien. — Ma vie errante m'a disloqué... Revoyez donc mes épreuves, après avoir lu mon article avec

M. Cohen. Défiez-vous bien du puissant Guillaume ; — de l'insidieux Pellerin qui aurait plu à Voltaire, ca c'est un pèlerin couvert de *coquilles*. Présentez mes excuses à M. Cohen, dites-lui que c'est le dernier article consacré à un seul homme, et qu'il veuille bien ne pas trop user de sa puissance de biffeur. D'ailleurs, vous connaissez si bien mes pensées, que vous lui expliquerez celles qui sont mal dites. Puis, le père Ingres m'a donné un mal de chien.

Revoyez sur la copie. Peu de tirets et de soulignages; mais pourtant quelques-uns.

CH. B.

Etait-ce donc à tort que Baudelaire prenait tant de prudentes précautions contre les ciseaux de M. Cohen, le rédacteur en chef du *Pays*, contre Guillaume, le metteur en pages aux cheveux rouges, si redouté de Mme

Clémence Bader, enfin contre M. Pellerin, le correcteur?

Le fait est que les articles de Baudelaire ne parurent point. Du moins, je les ai vainement cherchés dans la collection du *Pays* (1). En revanche, j'y ai trouvé ceux de M. Louis Esnault qui fut préféré à Baudelaire.

C'est un peu de ces choses-là, de ces mécomptes amers, silencieusement subis, que meurent les hommes de génie ; il ne faut pas trop leur en vouloir.

(1) Il y a erreur. Le compte-rendu de l'Exposition des beaux-arts de 1855 fut interrompu au *Pays* après le second article de Baudelaire, entièrement consacré à Eugène Delacroix (n° du 3 juin). Cet article étonna le rédacteur en chef. Il offrit alors la continuation du compte-rendu à M. Louis Esnault, homme de lettres heureusement incapable d'étonner personne que lui-même.

NÉCROLOGIE

Nous empruntons au journal *l'Étendard* des 3 et 4 septembre 1867, les discours prononcés sur la tombe de Charles Baudelaire, et la note de M. Auguste Vitu, rédacteur en chef de ce journal, qui les précédait.

Aujourd'hui lundi ont été célébrées, à l'église Saint-Honoré de Passy, les obsèques de Charles-Pierre Baudelaire, mort le 31 août, à quarante-six ans.

Les invitations étaient faites au nom de madame Aupick, veuve en premières noces de M. Baudelaire, et en secondes de M. le général de division Aupick, sénateur, ancien ambassadeur à Cons-

tantinople; de madame Perrée, sa grand'tante ; de madame veuve Baudelaire, sa belle-sœur ; de M. le général de brigade Levaillant; de M. le commandant Levaillant et de M. le général de division Levaillant, ses cousins.

Charles Baudelaire est mort dans la force de l'âge, et sa robuste intelligence a résisté jusqu'au bout aux assauts d'une horrible névrose qui ne lui permettait plus l'usage de la parole. Pour ceux qui ont connu Baudelaire, ce causeur élégant et coloré, ce vif esprit toujours en éveil sur tous les problèmes, on jugera des angoisses contre lesquelles il a lutté pendant une année de supplice. Il s'est éteint doucement et, pour ainsi dire, sans agonie, après avoir reçu les secours de la religion.

L'art, dont le culte ardent a dévoré la vie de Baudelaire, fait en sa personne une perte considérable et dont l'étendue ne sera mesurée que plus tard, lorsque l'histoire littéraire aura marqué sa vraie

place à l'auteur des *Fleurs du mal*, cet étrange et magnifique bouquet de malédictions byroniennes, écrites dans une langue qui n'a d'analogue que celle du Dante.

Baudelaire n'était ni un athée ni un sceptique : c'était un souffrant; nul esprit ne fut plus habile à se martyriser lui-même, à distiller la joie et la douleur humaines, pour en extraire des parfums violents comme des poisons, et des poisons doux comme des parfums.

Tout coin sombre l'attirait, comme aussi toute idée nouvelle, étrange ou chimérique; et cependant il avait de rares facultés de clairvoyance, d'ordre, de netteté dans l'esprit. Edgar Poe, dont il se fit le traducteur passionné, l'attirait par ce noble aimant : l'évocation des fantômes et l'analyse mathématique.

Charles Baudelaire était un homme d'éducation et de manières exquises.

Vivement touché des beautés littéraires, il ne connaissait pas l'envie; il admirait ses maîtres, il aimait ses égaux. Il était extrêmement sensible à l'amitié, et tous les liens qu'il a formés dans sa jeunesse ont duré jusqu'à sa tombe.

Nous avons retrouvé, dans la petite chapelle Saint-Honoré, les plus anciens amis de Charles Baudelaire : Jean Wallon, Théodore de Banville, Charles Asselineau, Champfleury, Monselet, Nadar, Louis Veuillot, Arsène Houssaye, Théophile Silvestre, Alfred Stevens, le docteur Piogey, etc., etc., à qui s'étaient joints beaucoup d'hommes de lettres et d'artistes.

M. Ancel, maire de Neuilly, ancien notaire de la famille, conduisait le deuil en son nom.

Après l'absoute, le corps a été dirigé sur le cimetière Montparnasse, où il a été inhumé dans un caveau de famille.

MM. Théodore de Banville et Asselineau ont prononcé sur la tombe de

notre ami les paroles touchantes que nous publions plus bas.

Charles Baudelaire était né à Paris en avril 1821.

AUGUSTE VITU.

—

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. THÉODORE DE BANVILLE.

Messieurs,

Celui que la mort vient de frapper emporte avec lui une large part de mon cœur, et je ne puis encore regarder son cercueil sans avoir les yeux obscurcis par les larmes.

Egoïstement, je me donnerais tout entier à cette douleur qui m'envahit et qui me pénètre ; mais je dois oublier un instant que Charles Baudelaire fut pou moi un ami excellent et tendrement chéri, car j'ai à remplir envers lui un devoir plus sacré et plus impérieux que

celui de le pleurer. A défaut de ceux de nos maîtres qui auraient eu qualité pour accomplir cet acte de justice, il faut que je trouve en moi la force nécessaire pour dire quel est le poète qui vient de nous être enlevé, et, si insuffisant que je sois pour une pareille tâche, je parlerai de lui sans orgueil excessif, sans vaine modestie, et avec une absolue sincérité.

Aussi bien, pour louer dignement Charles Baudelaire, la vérité suffit, et il ne faut rien de plus à sa mémoire. Brisé par un mal cruel et mystérieux qui avait défié les efforts de la science, l'homme vient de s'éteindre; le triomphe durable s'apprête pour le penseur éloquent, pour le merveilleux artiste qui fut et qui restera un grand poète. De son vivant même, son œuvre avait été brillamment acclamée par les esprits supérieurs de la poésie et de la critique, en même temps qu'elle était durement contestée par les hommes qui contestent

tout ce qui est beau. Mais tour à tour louée et dénigrée, parfois même odieusement calomniée et salie, elle s'imposait au public par une puissance virtuelle à laquelle nul n'avait pu résister, et de jour en jour, d'heure en heure, son succès grandissait avec une progression d'abord lente, puis plus rapide, puis tellement rapide que rien au monde n'aurait pu l'arrêter quand même la mort ne serait pas venue placer dans son vrai jour et mettre en pleine lumière cette œuvre qui, sans pâlir, peut être comparée aux plus belles et aux plus illustres.

En effet, et l'avenir prochain le dira d'une manière définitive, l'auteur des *Fleurs du mal* est non pas un poëte de talent, mais un poëte de génie, et de jour en jour on verra mieux quelle grande place tient, dans notre époque tourmentée et souffrante, son œuvre essentiellement française, essentiellement originale, essentiellement nou-

velle. Française, elle l'est par la clarté, par la concision, par la netteté si franche des termes qu'elle emploie, par une science de composition, par un amour de l'ordre et de la règle qui très-rigoureusement procèdent du dix-septième siècle; originale... nul ne le lui a contesté; ç'a été le grand éloge et le grand reproche que lui ont sans cesse adressés ses amis et ses ennemis; nouvelle, j'insiste là-dessus, elle a été, elle est, elle restera étonnamment nouvelle et primesautière; ceci est sa gloire, la meilleure et la plus vraie, dont rien ne peut la déshériter.

Elle fut nouvelle, Messieurs, et par le fond et par la forme; et songe-t-on bien à ce qu'un pareil mot renferme d'éloges? Rien que pour trouver dans la forme d'un art un point de vue nouveau, rien que pour imaginer dans les procédés qu'il emploie une légère et insignifiante modification, quelle magnifique organisation d'artiste ne faut-il pas avoir reçue?

Par quelles sévères et sérieuses études, par quels travaux incessants ne faut-il pas l'avoir complétée ! Eh bien ! lorsqu'il arrive, une ou deux fois par siècle, qu'un homme d'élite apporte un art qui lui appartient complètement, dont la forme est sortie de lui tout entière, cet homme a déjà soulevé un monde; mais si le fond même des sentiments qu'il traduit, des idées qu'il met en œuvre, des impressions qu'il retrace, est à lui et bien à lui; si, comme La Fontaine au dix-septième siècle, comme Prud'hon sous le premier Empire, il possède en lui une originalité assez bien trempée pour échapper absolument et comme sans effort à la mode, à la tradition, aux préjugés artistiques de son temps, n'est-il pas vrai et légitime de dire de lui qu'il a du génie?

Je ne veux pas, Messieurs, entreprendre de toucher ici à notre histoire littéraire; je n'en dirai qu'un mot, celui

qui est nécessaire pour faire comprendre ma pensée.

Tout le monde sait qu'un magnifique et puissant écrivain règne chez nous sans conteste depuis trente ans, et depuis trente ans, a mis sur notre littérature, poésie lyrique, drame, roman, histoire, critique, l'empreinte de sa griffe de lion.

Cette royauté de Victor Hugo, elle a été tantôt subie, tantôt librement acceptée, mais toujours reconnue et obéie, tant il semblait impossible de s'y soustraire !

L'imitation de Victor Hugo, tel a été le commencement de tout poëte de ce temps ; aucun de nous n'a su ou même voulu s'en affranchir ; longtemps le jeune poëte s'essayait à l'ombre de notre cher et vénéré maître, et il restait aux côtés du colosse, jusqu'à ce qu'il se fût, à son tour, senti naître et grandir des ailes.

Eh bien ! Messieurs, quand Charles

Baudelaire commença à faire connaître ses premières poésies, (car elles ne furent imprimées que bien plus tard), on vit avec étonnement qu'il apportait un vers, une poésie à lui, où ni Hugo, ni Musset, ni Lamartine, n'avaient rien à réclamer, et à laquelle on eût difficilement trouvé des ancêtres, à moins de remonter jusqu'à la race vigoureuse des Mathurin Régnier et des d'Aubigné.

Un poëte original était né, et soit qu'on voulût l'aimer ou le haïr, il fallait en prendre son parti. Original par la forme, sans doute; bien plus original encore par le fond même de son inspiration, car les idées et les sentiments qu'il venait nous traduire, étaient précisément ceux que l'admirable poëte des *Contemplations* avait volontairement mis en oubli.

Continuant, quoique novateur, la tradition antique, Victor Hugo a toujours transfiguré l'homme et la nature à l'image d'un certain idéal voulu; au

contraire, Baudelaire, comme Balzac, comme Daumier, comme Eugène Delacroix, accepta tout l'homme moderne, avec ses défaillances, avec sa grâce maladive, avec ses aspirations impuissantes, avec ses triomphes mêlés de tant de découragements et de tant de pleurs ! Les côtés de l'âme qu'il était convenu et classique de laisser dans l'ombre, l'hypocrisie d'une race faible et diminuée, l'impuissance d'aimer et de haïr, le désir d'une croyance qui ne peut naître, l'inconsolable regret de nous être fermé nous-mêmes les cieux, toutes ces souffrances, tout ce vide, toutes ces agonies, il les peignait en traits ineffaçables, et, véritable poëte romantique (il avait donné lui-même du romantisme cette définition excellente : l'expression la plus récente de la beauté), il représenta avec le charme exquis dont est doué un grand artiste, ce qui nous reste de la beauté, c'est-à-dire une ombre malade, mourante, adorable pourtant,

qui s'enfuit en exhalant une plainte harmonieuse et désolée.

Oui, il fut l'homme, il fut l'artiste moderne avec toute son énergie et avec toute sa vivifiante tristesse.

Sorti d'une famille où il avait pu puiser à la fois les enseignements les plus virils et les traditions des plus parfaites et des plus aimables élégances, Baudelaire appartenait à une aristocratie par la naissance et par la fortune; mais il fut peuple par la vaillance avec laquelle il supporta les revers et la souffrance lorsqu'il plut au ciel de les lui envoyer.

La souffrance! il l'aima, il l'idolâtra chez lui et chez les autres; loin de la cacher et de la nier, il la chantait, il la célébrait, comme étant le grand moyen de rachat que Dieu nous a donné.

Vous le savez, Dieu n'en fut point avare envers lui; à cet homme si bon, si doux, si inoffensif, qui si ardemment sut admirer et louer ses émules, et qui,

en vingt ans d'existence littéraire, n'a attaqué ni blessé personne, il a donné trois années de tortures qui auraient suffi à racheter la vie d'un criminel. Ah ! maintenant, cette âme si durement éprouvée doit être rachetée et triomphante ! Son Créateur lui donnera le repos infini, comme la postérité donnera la gloire, une gloire vraie et complète, au poëte qui n'a dédaigné aucun de nos maux et aucune de nos blessures.

Adieu, Baudelaire ! tes amis ne se lasseront pas de te pleurer, toi qui as été leur exemple et leur orgueil. La France te connaîtra et t'admirera. Adieu, honnête homme, excellent ami, grand artiste, noble poëte, adieu !

Discours prononcé par M. Charles Asselineau.

Messieurs,

Après les rayonnantes paroles que vous venez d'entendre, et qui sont comme l'auréole anticipée du poëte, il n'y a plus ni à louer ni à glorifier, et le plus humble des amis de Charles Baudelaire ne viendrait pas troubler l'impression religieuse de cet adieu fatidique, s'il n'était poussé par sa conscience à une dernière protestation.

Si la gloire commence aujourd'hui pour Charles Baudelaire, l'histoire aussi commence avec elle. Devant cette tombe, trop tôt ouverte, et qui va se refermer derrière vos pas, la vérité réclame ses droits, et le devoir seul qu'elle m'impose me donne la force de rompre le silence où je voudrais vous laisser, où surtout je voudrais me recueillir moi-même.

On a trop parlé de la « légende » de Charles Baudelaire, sans prendre garde que cette légende n'était que le reflet de son mépris pour la sottise et pour la médiocrité orgueilleuse.

Je parle au nom de ceux qui l'ont constamment aimé, suivi, compris, et je l'affirme dans ce moment solennel, avec la gravité de la conviction devant la mort : — Oui, ce grand esprit fut en même temps un bon esprit; ce grand cœur fut aussi un bon cœur.

Il en est, qui sont morts, qui auraient pu le dire. Il en est encore, grâce à Dieu, qui sont vivants, et qui l'attestent.

Charles Baudelaire ne manquera pas seulement à ses admirateurs; il manquera à ses amis dont il était la joie, le conseil, le serviteur dévoué et fidèle; à cette mère affligée, exemplaire, mais fière dans sa douleur, et qui se console par la gloire de son fils de la perte d'une tendresse pieuse qui ne lui a jamais fait défaut. Il manquera aux

faibles qu'il encourageait, aux désespérés qu'il secourut, à tous ceux à qui il donnait l'exemple du travail, de la constance et du respect de soi-même.

Son âme sincère et délicate avait la pudeur de ses vertus, et, par horreur de l'affectation et de l'hypocrisie, se remparait d'une réserve ironique qui n'était en lui qu'une forme suprême de la dignité. Je ne pourrais que plaindre ceux qui s'y seraient trompés.

Faut-il bénir, Messieurs, faut-il déplorer le miracle qui, dans ce corps malade, paralysé, sans voix, a maintenu jusqu'à la fin l'esprit lucide et le cœur intelligent?

Ah! qu'on n'évoque pas ici les horreurs de la démence et de l'imbécillité! Le mal, que ce fût un bienfait ou une torture, a laissé jusqu'au bout intacte et vaillante cette raison souveraine du poëte : c'est bien assez qu'il l'ait fait muet et immobile.

Croyez-en ceux qui l'ont assisté

assidûment; croyez-en les médecins qui l'ont soigné, la mère qui la veillé, servi avec une énergie infatigable, et qui, clairvoyante et ingénieuse, conversait avec lui comme aux temps heureux : ses yeux n'ont jamais cessé de reconnaître les yeux aimés et de les comprendre; sa main s'est toujours tendue la première vers les mains fidèles.

Au plus fort de la maladie, il s'entretenait, par l'intermédiaire d'un ami avec son éditeur.

Ses regards ont été des testaments clairs, éloquents, qui épargneront tout embarras aux exécuteurs de ses volontés. Non, il ne faut pas qu'il y ait là-dessus d'équivoque. C'est pour cela d'ailleurs que je suis ici; c'est pour cela que je vous parle et que je trouve le courage de vous arrêter encore et de suspendre votre attention pendant ces dernières minutes.

Ce que Charles Baudelaire a souffert

dans ces deux ans est inénarrable pour quiconque entrevoit le supplice d'un génie ardent et actif, condamné à l'inaction et au silence, d'un poëte pour qui l'avenir était si beau, enfermé dans son passé comme dans un cachot sombre.

Il a subi toutes les douleurs et toutes les agonies ; et ce qui est plus, il les a subies noblement, dignement, en philosophe résigné et fort.

Il a été faible, abattu, brisé, misérable : insensé, jamais !

Je le dis bien haut, j'y insiste parce que j'en ai été témoin, afin que vous le sachiez et que vous puissiez le redire à votre tour, en réponse à des plaintes malavisées qui ne seraient qu'un outrage.

Messieurs, avant de nous séparer, je vous recommande la mémoire de Charles Baudelaire.

Je vous la recommande comme un exemple d'abord, et aussi comme un dépôt que vous ne laisserez altérer ni par l'envie ni par l'indiscrétion.

Vous vous souviendrez et vous répéterez qu'en notre ami encore s'est manifestée cette loi consolante, admirable, qui veut que les plus forts soient les meilleurs, et que les plus grands esprits soient les plus droits.

BIBLIOGRAPHIE

PREMIÈRE PARTIE

—

LIVRES

—

SALON DE 1845, par Baudelaire Dufays. Labitte, 1845, in-12, 72 p. Annoncé sur la couverture : sous presse du même auteur : 1° *De la peinture moderne.* 2° *De la caricature.* 3° *David, Guérin et Girodet.* Aucun de ces ouvrages n'a paru.

SALON DE 1846, par Baudelaire Dufays. Lévy, 1846, in-12, 132 p. Annoncé sur la couverture : pour paraître prochainement, du même auteur : 1° *Les Lesbiennes*, poésie. 2° *Le Catéchisme de la femme aimée.* Ces

deux ouvrages sont encore annoncés sur la couverture de la deuxième éd. des *Stalactites,* par Théodore de Banville ; 1846, in-8; et sur celle de *Chien-Caillou, fantaisies d'hiver,* par Champfleury; 1847, in-12; seulement sur cette dernière ils sont indiqués sous le nom de Pierre de Fayis, et *Le Catéchisme de la femme aimée* y porte le sous-titre de : *romans physiologiques sur l'amour moderne.* Aucun de ces ouvrages n'a paru.

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES, traduites d'Edgar Poe, par Charles Baudelaire ; Lévy, 1856, in-18 de XXXII-332 pages. Ce volume contient:

Edgar Poe, sa vie et ses œuvres. — En partie, dans LE PAYS, 25 février 1856.

Double assassinat dans la rue Morgue. — (*Facultés divinatoires d'Auguste Dupin.*) I. LE PAYS, 25, 26 février; 1, 2, 3, 5, 6 et 7 mars 1855.

La Lettre volée. (*Facultés divinatoires d'Auguste Dupin.*) II. LE PAYS; 7, 8, 12 et 14 mars 1855.

Le Scarabée d'or.

Le Canard au ballon. - LE PAYS; 31 janvier, 2 et 3 février 1855.

Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaall. — LE PAYS; 14, 15, 16, 22, 27, 31 mars; 1, 2, 14, 17 et 20 avril 1855.

Manuscrit trouvé dans une bouteille. — LE PAYS; 21 et 22 janvier 1855.

Une descente dans le Maelstrom. — LE PAYS; 5, 6 et 7 février 1855.

La Vérité sur le cas de M. Valdemar. (*Mort ou vivant.*) LE PAYS; 26 septembre 1854.

Révélation magnétique. — LA LIBERTÉ DE PENSER du 15 juillet 1848, et LE PAYS du 30 juillet 1854.

Les Souvenirs de M. A. Bedloe. (*Une aventure dans les Montagnes rocheuses.*) LE PAYS; 25 et 26 juillet 1854.

Morella. — LE PAYS; 18 septembre 1854.

Ligeia. — LE PAYS; 3 et 4 février 1855.

Metzengerstein. — LE PAYS; 17 septembre 1854.

NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES, traduites d'Edgar Poe, par Charles Baudelaire; Lévy, 1857; in-18 de XXIV-288 pages. Ce volume contient :

Notes nouvelles sur Edgar Poe.

Le Démon de la perversité. — LE PAYS; 14 septembre 1854.

Le Chat noir. — LE PAYS; 31 juillet et 1er août 1854.

William Wilson. — LE PAYS; 14, 15, 18 et 19 février 1855.

L'Homme des foules. — LE PAYS; 27 et 28 janvier 1855.

Le Cœur révélateur. — LE PAYS; 29 juillet 1854.

Bérénice. — LE PAYS; 2 août 1854.

La Chute de la maison Usher. — LE PAYS; 7, 9 et 13 février 1855.

Le Puits et le pendule. — REVUE DE PARIS; (non signé) octobre 1852, et LE PAYS, 3 et 4 août 1854.

Hop-Frog. — LE PAYS; 23, 24 et 25 février 1855.

La Barrique d'Amontillado. — LE PAYS; 13 septembre 1854.

Le Masque de la mort rouge. — LE PAYS; 22 et 23 février 1855.

Le Roi peste. — LE PAYS; 23, 26 et 27 janvier 1855.

Le Diable dans le beffroi. — LE PAYS; 20 septembre 1854.

Lionnerie. (*Être un lion, conte moral.*) — LE PAYS; 19 et 22 février 1855.

Quatre bêtes en une. (L'homme caméléopard ou). — LE PAYS; 28 juillet 1854.

Petite discussion avec une momie. — LE PAYS; 11 et 12 décembre 1854.

Puissance de la parole. — LE PAYS; 5 août 1854.

Colloque entre Monos et Una. — LE PAYS; 22 et 23 janvier 1855.

Conversations d'Eiros avec Charmion. — LE PAYS; 27 juillet 1854.

Ombre. — LE PAYS; 5 août 1854.

Silence. — LE PAYS; 22 février 1855.

L'Ile de la fée. — LE PAYS; 28 et 30 janvier 1855.

Le Portrait ovale. — LE PAYS; 28 janvier 1855

LES FLEURS DU MAL, par Charles Baudelaire. Poulet-Malassis et de Broise, 1857; grand in-12, 252 pages. Cette édition qui annonce sur sa couverture : « Pour paraître en juin 1857: *Curiosités esthétiques*, par Charles Baudelaire, » ouvrage qui n'a jamais paru, contient six pièces qui ont été condamnées par un arrêt devenu célèbre : *Les Bijoux; Le Léthé; A celle qui est trop gaie;*

Lesbos ; Femmes damnées (*A la pâle clarté...*); *Les Métamorphoses du vampire.* La pièce condamnée intitulée *Lesbos,* parue pour la première fois, en 1850, dans *Les Poëtes de l'amour,* anthologie publiée par Julien Lemer, supprimée en 1858 dans la nouvelle édition de ce recueil, fut rétablie, *après sa condamnation,* dans l'édition suivante, parue sans date chez Garnier en 1865, sans avoir été poursuivie depuis.

Une deuxième édition des FLEURS DU MAL, diminuée des six pièces condamnées et augmentée de trente-cinq morceaux, a paru chez les mêmes éditeurs, 1861, grand in-12 de 320 pages. Comme on le verra plus loin, plusieurs des pièces de ce volume avaient été publiées d'abord en 1851, dans LE MESSAGER DE L'ASSEMBLÉE; elles y sont annoncées comme extraites des *Limbes,* volume de Charles Baudelaire, sous presse (*sic*) chez Michel Lévy. Le titre de *Fleurs du mal* fut trouvé par M. Hippolyte Babou. La REVUE DES DEUX-MONDES, si jalouse de ne publier que de l'inédit, a donné, dans son numéro du 1er juin 1855, plusieurs pièces de Ch. Baudelaire déjà connues. Les trente-cinq pièces

ajoutées à la seconde édition des FLEURS DU MAL, sont ici précédées d'un astérisque :

Dédicace à Théophile Gautier, (en prose.)

Au lecteur. — REVUE DES DEUX-MONDES; 1er juin 1855.

SPLEEN ET IDÉAL.

Benédiction.

* *L'Albatros.* — REVUE FRANÇAISE; 10 avril 1859.

Élévation.

Correspondances.

« *J'aime le souvenir de ces époques nues.* »

Les Phares.

La Muse malade.

La Muse vénale.

Le Mauvais moine. — LE MESSAGER DE L'ASSEMBLÉE; 9 avril 1851.

L'Ennemi. — REVUE DES DEUX-MONDES; 1er juin 1855.

Le Guignon. — REVUE DES DEUX-MONDES; 1er juin 1855.

La Vie antérieure. — REVUE DES DEUX-MONDES; 1er juin 1855.

Bohémiens en voyage.

L'Homme libre et la mer. — REVUE DE PARIS; octobre 1852.

Don Juan aux enfers. (*L'Impénitent.*) L'ARTISTE; 6 septembre 1846.

Châtiment de l'orgueil. — MAGASIN DES FAMILLES; juin 1850 (1).

La Beauté. — REVUE FRANÇAISE; 20 avril 1857.

L'Idéal. — LE MESSAGER DE L'ASSEMBLÉE; 9 avril 1851.

La Géante. — REVUE FRANÇAISE; 20 avril 1857.

* *Le Masque.* — REVUE CONTEMPORAINE; 30 novembre 1859.

* *Hymne à la beauté.* — L'ARTISTE; 15 octobre 1860.

Parfum exotique.

* *La Chevelure.* — REVUE FRANÇAISE; 20 mai 1859.

« *Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne.* »

« *Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle.* »

(1) Cette pièce parut dans ce recueil en même temps que *L'Ame du vin* (*Le Vin des honnêtes gens*), avec la note suivante: « Ces deux morceaux inédits sont tirés d'un livre intitulé *Les Limbes*, qui paraîtra très-prochainement et qui est destiné à représenter les agitations et les mélancolies de la jeunesse moderne. »

Sed non satiata.

« *Avec ses vêtements ondoyants et nacrés.* » — REVUE FRANÇAISE; 20 avril 1857.

Le Serpent qui danse.

Une Charogne.

De profundis clamavi. (*La Béatrix.*) LE MESSAGER DE L'ASSEMBLÉE ; 9 avril 1851.

Le Spleen. REVUE DES DEUX-MONDES; 1er juin 1855.

Le Vampire.

« *Une nuit que j'étais près d'une affreuse juive.* »

Remords posthume. — REVUE DES DEUX-MONDES ; 1er juin 1855.

Le Chat.

* *Duellum.* — L'ARTISTE; 19 septembre 1858.

Le Balcon.

* *Le Possédé.* — REVUE FRANÇAISE; 20 janvier 1859.

* *Un fantôme.*— L'ARTISTE; 15 octobre 1860. — Contient : 1° *Les Ténèbres ;* 2° *Le Parfum ;* 3° *Le Cadre ;* 4° *Le Portrait.*

« *Je te donne ces vers, afin que si mon nom.* » — REVUE FRANÇAISE; 20 avril 1857.

* *Semper eadem.* — REVUE CONTEMPORAINE; 15 mai 1860.

Tout entière.

« Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire? »

Le Flambeau vivant. — REVUE FRANÇAISE; 20 avril 1857.

Réversibilité. — REVUE DES DEUX-MONDES; 1er juin 1855.

Confession. — REVUE DES DEUX-MONDES; 1er juin 1855.

L'Aube spirituelle. — REVUE DES DEUX-MONDES; 1er juin 1855.

Harmonie du soir. — REVUE FRANÇAISE; 20 avril 1857.

Le Flacon. — REVUE FRANÇAISE; 20 avril 1857.

Le Poison. — REVUE FRANÇAISE; 20 avril 1857.

Ciel brouillé.

Le Chat.

Le Beau navire.

L'Invitation au voyage. — REVUE DES DEUX-MONDES; 1er juin 1855.

L'Irréparable. (*A la belle aux cheveux d'or.*) REVUE DES DEUX-MONDES ; 1er juin 1855.

Causerie.

* *Chant d'automne.* — REVUE CONTEMPORAINE; 30 novembre 1859.

* *A une madone.* — LA CAUSERIE; 22 janvier 1860. L'ARTISTE; 1er février 1861.

* *Chanson d'après-midi.* — L'ARTISTE; 15 octobre 1860.

* *Sisina.* — REVUE FRANÇAISE; 10 avril 1859.

Franciscæ meæ laudes. — L'ARTISTE; 10 mai 1857.

A une dame créole. — L'ARTISTE; 25 mai 1845.

Mœsta et errabunda. — REVUE DES DEUX-MONDES; 1er juin 1855.

Le Revenant.

* *Sonnet d'automne.* — RÉVUE CONTEMPORAINE; 30 novembre 1859.

Tristesses de la lune.

Les Chats. — Cité, sans nom d'auteur, dans un feuilleton de Champfleury; LE CORSAIRE, no du 14 novembre 1847. Reparu dans LE MESSAGER DE L'ASSEMBLÉE, 9 avril 1851 ; et dans *les Aventures de Mademoiselle Mariette*, de Champfleury.

Les Hiboux. — LE MESSAGER DE L'ASSEMBLÉE; 9 avril 1851.

La Pipe.

La Musique.

Sépulture.

* *Une gravure fantastique.* (*Une gravure*

de Mortimer.) LE PRÉSENT ; 15 novembre 1857.

Le Mort joyeux. (*Le Spleen.*) LE MESSAGER DE L'ASSEMBLÉE; 9 avril 1851.

Le Tonneau de la haine. — LE MESSAGER DE L'ASSEMBLÉE; 9 avril 1851. REVUE DES DEUX-MONDES; 1er juin 1855.

La Cloche fêlée. (*Le Spleen.*) LE MESSAGER DE L'ASSEMBLÉE; 9 avril 1851. *La Cloche.* REVUE DES DEUX-MONDES; 1er juin 1855.

Spleen. « *Pluviôse irrité, etc.* » — LE MESSAGER DE L'ASSEMBLÉE; 9 avril 1851.

Spleen. « *J'ai plus de souvenirs, etc.* »

Spleen. « *Je suis comme le roi, etc.* »

Spleen. « *Quand le ciel bas et lourd, etc.* »

* *Obsession.* — REVUE CONTEMPORAINE; 15 mai 1860.

* *Le Goût du néant.* — REVUE FRANÇAISE; 20 janvier 1859.

* *Alchimie de la douleur.* — L'ARTISTE; 15 octobre 1860.

* *Horreur sympathique.* — L'ARTISTE; 15 octobre 1860.

L'Heautontimoroumenos. — L'ARTISTE; 10 mai 1857.

L'Irremédiable. — L'ARTISTE; 10 mai 1857.

* *L'Horloge.* — L'ARTISTE; 15 octobre 1860.

TABLEAUX PARISIENS.

* *Paysage parisien.* — LE PRÉSENT; 15 novembre 1857.

Le Soleil.

A une mendiante rousse.

* *Le Cygne.* — LA CAUSERIE; 22 janvier 1860.

* (*Fantômes parisiens.*) *Les sept vieillards.* — REVUE CONTEMPORAINE; 15 septembre 1859. L'ARTISTE; 15 janvier 1861.

* (*Fantômes parisiens.*) *Les Petites vieilles.* — REVUE CONTEMPORAINE ; 15 septembre 1859.

* *Les Aveugles.* — L'ARTISTE; 15 octobre 1860.

* *A une passante.* — L'ARTISTE; 15 octobre 1860.

* *Le Squelette laboureur.* — LA CAUSERIE; 22 janvier 1860. L'ALMANACH PARISIEN, année 1861.

Le Crépuscule du soir. (*Les Deux crépuscules.*) SEMAINE THÉATRALE; 1er février 1852.

Le Soir. FONTAINEBLEAU, 1 vol., par divers ; 1855.

Le Jeu.

* *Danse macabre.* — REVUE CONTEMPORAINE; 15 mars 1859.

* *L'Amour du mensonge.* — REVUE CONTEMPORAINE; 15 mai 1860.

« *Je n'ai pas oublié, voisine de la ville.* »

« *La servante au grand cœur, dont vous étiez jalouse.* »

Brumes et pluies.

* *Rêve parisien.* — REVUE CONTEMPORAINE, 5 mai 1860.

Le Crépuscule du matin. (*Les Deux crépuscules.*) SEMAINE THÉATRALE; 1er février 1852. *Le Matin.* FONTAINEBLEAU; 1 vol., par divers, 1855.

LE VIN.

L'Ame du vin. (*Le Vin des honnêtes gens.*) — MAGASIN DES FAMILLES; juin 1850. Sous le titre de : *L'Ame du vin,* dans LA RÉPUBLIQUE DU PEUPLE, ALMANACH DÉMOCRATIQUE, année 1852.

Le Vin des chiffonniers.

Le Vin de l'assassin. — L'ÉCHO DES MARCHANDS DE VINS ; 1848.

Le Vin du solitaire.

Le Vin des amants.

FLEURS DU MAL.

La Destruction. (*La Volupté.*) REVUE DES DEUX-MONDES; 1er juin 1855.

Une Martyre.

Femmes damnées.

Les Deux bonnes sœurs.

La Fontaine de sang.

Allégorie.

La Béatrice. — REVUE DES DEUX-MONDES; 1er juin 1855.

Un voyage à Cythère. — REVUE DES DEUX-MONDES; 1er juin 1855.

L'Amour et le crâne. — REVUE DES DEUX-MONDES; 1er juin 1855.

RÉVOLTE.

Le Reniement de Saint Pierre. — REVUE DE PARIS; octobre 1852.

Abel et Caïn.

Les Litanies de Satan.

LA MORT.

La Mort des amants. — LE MESSAGER DE L'ASSEMBLÉE; 9 avril 1851.

La Mort des pauvres.

La Mort des artistes. — LE MESSAGER DE L'ASSEMBLÉE; 9 avril 1851.

* *La Fin de la journée.*

* *Le Rêve d'un curieux.* — REVUE CONTEMPORAINE; 15 mai 1860.

* *Le Voyage.* — REVUE FRANÇAISE; 10 avril 1859.

AVENTURES D'ARTHUR GORDON PYM. — Annoncées sur le faux-titre des NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES sous le titre de : DERNIÈRE HISTOIRE EXTRAORDINAIRE ; traduit d'Edgar Poe, par Charles Baudelaire; Lévy, 1858, in-18 de 280 pages, ont paru dans le MONITEUR UNIVERSEL, 25 février 1857 et jours suivants.

THÉOPHILE GAUTIER, par Charles Baudelaire, notice littéraire précédée d'une lettre de Victor Hugo; Poulet-Malassis et de Broise, 1859, in-12. — Brochure de VIII-68 pages; travail paru d'abord dans L'ARTISTE du 13 mars 1859. Annoncé sur la couverture: 1° *Notices littéraires;* 2° *Machiavel et Condorcet,* dialogue philosophique. Ces deux ouvrages n'ont pas paru.

LES PARADIS ARTIFICIELS ; OPIUM ET HASCHISCH, par Charles Baudelaire ; Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1860 ; grand in-12, de 306 pages. Annoncé sur la couverture : « Sous presse, du même auteur : *Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains* ; un volume contenant : Edgar Poe, Théophile Gautier, Pierre Dupont, Richard Wagner, Auguste Barbier, Leconte de Lisle, Hégésippe Moreau, Pétrus Borel, Marceline Desbordes-Valmore, Gustave Le Vavasseur, Gustave Flaubert, Philibert Rouvière ; la famille des *Dandies*, ou Chateaubriand, de Custine, Paul de Molènes et Barbey d'Aurevilly. » Ce volume n'a jamais paru ; cependant tous les articles qui devaient le composer existent, sauf le dernier, pensons-nous. LES PARADIS ARTIFICIELS contiennent :

Dédicace à J. G. F.

Le Poëme du haschisch. (*De l'idéal artificiel. Le Haschisch.*) REVUE CONTEMPORAINE ; 30 septembre 1858.

Un mangeur d'opium. (*Enchantements et tortures d'un mangeur d'opium.*) REVUE CONTEMPORAINE ; 15 et 31 janvier 1860.

Cette dernière partie du livre est une con-

densation de l'ouvrage d'un littérateur anglais, De Quincey : *Confessions of an english opium-eater, being an extract from the life of a scholar.*

RICHARD WAGNER ET TANNHAUSER A PARIS, par Charles Baudelaire ; Dentu, 1861; brochure in-18 de 70 pages. Ce travail avait paru d'abord dans la REVUE EUROPÉENNE du 1er avril 1861 ; l'auteur y ajouta une post-face sous ce titre : *Encore quelques mots.*

EUREKA, traduit d'Edgar Poe, par Charles Baudelaire; Lévy, 1864; in-18 de 252 pages. Cet ouvrage commença à paraître dans les nos 2 à 5 de la REVUE INTERNATIONALE — octobre 1859 à janvier 1860 — publiée en Suisse; il n'y fut pas terminé.

HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES, traduites d'Egar Poe, par Charles Baudelaire; Lévy, 1865; in-18 de 372 p.; le volume contient :

Le Mystère de Marie Roget.

Le Joueur d'échecs de Maelzël. — LE MONDE ILLUSTRÉ; 12, 19, 26 juillet et 2 août 1862.

Éléonora. — REVUE FRANÇAISE; 10 mars 1859. REVUE FANTAISISTE; 15 novembre 1861.

Un Événement à Jérusalem. — REVUE FRANÇAISE; 20 mars 1859.

L'Ange du bizarre. — LA PRESSE; 17 février 1860.

Le Système du docteur Goudron et du professeur Plume. — LE MONDE ILLUSTRÉ; 7, 14, 21 et 28 janvier 1865.

Le Domaine d'Arnheim.

Le Cottage Landor. — Réimprimé dans la VIE PARISIENNE du 24 juin 1865, après la publication en volume; la mise en vente des HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES avait eu lieu en mars 1865.

Philosophie de l'ameublement. — LE MAGASIN DES FAMILLES, octobre 1852; LE MONDE LITTÉRAIRE; 27 mars 1853; LE PAYS; 14 septembre 1854. Tirage à 20 ex., en une brochure in-8° de 16 pages; Alençon, veuve Poulet-Malassis, 1854.

La Genèse d'un poëme. (*Le Corbeau.*) L'ARTISTE, 1er mars 1853; LE PAYS, 29 juillet 1854; REVUE FRANÇAISE, 20 avril 1859.

LES ÉPAVES DE CHARLES BAUDELAIRE. Ce livre a été publié, en même temps, à 250

ex. papier vergé et 10 chine, sans nom d'imprimeur, sous la désignation de *Amsterdam, à l'enseigne du Coq,* avec une eau-forte frontispice de Félicien Rops; 1866, grand in-12 de 164 pages; et à 500 exemplaires papier vélin, sans eau-forte, avec le nom de l'imprimeur Briard, à Bruxelles, et l'adresse *Bruxelles, chez tous les libraires.* Il contient, outre les six pièces condamnées dans la première édition des *Fleurs du mal*:

Le Coucher du soleil romantique; LE BOULEVARD; 12 janvier, 1862. *Soleil couché,* sonnet-épilogue dans les MÉLANGES TIRÉS D'UNE PETITE BIBLIOTHÈQUE ROMANTIQUE, par Ch. Asselineau, in-8o, René Pincebourde, 1867.

Le Jet d'eau. — LA PETITE REVUE; 8 juillet 1865, avec une variante au refrain.

Les Yeux de Berthe. — REVUE NOUVELLE; 1er mars 1864.

Hymne. — LE PRÉSENT; 15 novembre 1857. LA PETITE REVUE; 16 décembre 1865.

Promesses d'un visage.

Le Monstre.

Franciscæ meæ laudes. — Se trouve dans LES FLEURS DU MAL; reproduit ici avec la dédicace et la note supprimées dans la seconde édition de ce livre.

Vers pour le portrait de M. Honoré Daumier. — HISTOIRE DE LA CARICATURE MODERNE, par Champfleury, 1865; in-18, page 64.

Lola de Valence. — Au bas d'un portrait à l'eau-forte de cette artiste, par M. Manet, à l'Exposition de Paris, 1863.

Sur le Tasse en prison, d'Eugène Delacroix. REVUE NOUVELLE; 1er mars 1864.

La Voix. — REVUE CONTEMPORAINE; 28 février 1861. L'ARTISTE; 1er mars 1862.

L'Imprévu. — LE BOULEVARD; 25 janvier 1863.

La Rançon. — LE PRÉSENT; 15 novembre 1857. LA PETITE REVUE; 16 décembre 1865.

A une Malabaraise. (*A une indienne.*) — Signé Pierre de Fayis. — L'ARTISTE; 13 décembre 1846. *A une Malabaraise*; LE PRÉSENT; 15 novembre 1857, et LA PETITE REVUE; 14 octobre 1865.

Sur les débuts (à Bruxelles) *d'Amina Boschetti.* LA PETITE REVUE; 13 mai 1865.

A propos d'un importun.

Un cabaret folâtre.

—

POST-SCRIPTUM.

Une édition des œuvres complètes de Ch. Baudelaire a paru; elle contient un *Sonnet à Théodore de Banville,* daté de 1842, et un article intitulé *L'Art philosophique,* qui sont inédits, ainsi que les poëmes en prose suivants: *Mademoiselle Bistouri; Le Galant tireur; La Soupe et les nuages; Perte d'auréole; Assommons les pauvres; Épilogue* (en vers.)

Les pièces des *Épaves* qu'il était possible de réimprimer ont été intercalées, peut-être arbitrairement, dans LES FLEURS DU MAL ; et un complément, contenant les six pièces condamnées et celles difficiles à faire paraître dans les œuvres complètes, a paru à Bruxelles, en 1869, sous le titre de : *Complément des Fleurs du mal, édition définitive.*

Emile Deschanel, dans un article du JOURNAL DES DÉBATS du 15 octobre 1864, a cité quelques vers inédits de Ch. Baudelaire.

DEUXIÈME PARTIE

—

ARTICLES

—

Les morceaux précédés d'un astérisque ont reparu aujourd'hui dans les œuvres complètes de Ch. Baudelaire; Michel Lévy, 1869; 4 volumes in-12.

NOUVELLES

* *Le Jeune enchanteur, histoire tirée d'un palimpseste d'Herculanum.* — L'ESPRIT PUBLIC; 20, 21 et 22 février 1846. LE MAGASIN LITTÉRAIRE; nº 61, juillet 1846.

* *La Fanfarlo.* — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES; janvier 1847; signé Charles Dufayis. LES VEILLÉES LITTÉRAIRES ILLUSTRÉES livraison, 15, 1849.

TRAVAUX SUR EDGAR POE

Note accompagnant *Révélation magnétique;* — non réimprimée. LA LIBERTÉ DE PENSER; 15 juillet 1848.

Edgar Allan Poe; sa vie et ses ouvrages. — REVUE DE PARIS; mars et avril 1852. Cette notice est différente de celles qui ont été imprimées en tête des deux séries d'*Histoires extraordinaires;* elle contient, entre autres curiosités, une appréciation critique de Charles Baudelaire sur la plupart des ouvrages de Poe. C'est cette notice qu'il faudrait placer dans l'ouvrage : *Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains.* — Voir plus loin ÉTUDES LITTÉRAIRES.

Le Cœur révélateur; traduit de Poe. — PARIS-JOURNAL; 4 février 1853. Autre version que celle des *Nouvelles histoires extraordinaires.*

Dédicace des *Histoires extraordinaires*; traduit d'Edgar Poe; non réimprimé. LE PAYS; 25 juillet 1854.

Note de : *Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaal,* traduit de Poe. — Longue et intéressante, supprimée en volume; LE PAYS; 20 avril 1855.

ÉTUDES SUR LES BEAUX-ARTS

* *Le Musée classique du bazar Bonne-Nouvelle.* — LE CORSAIRE-SATAN; 21 janvier 1846.

Sur le Prométhée délivré, de monsieur de Senneville (*Louis Ménard*). — LE CORSAIRE-SATAN; 3 février 1846.

* *Exposition universelle de 1855. Méthode de critique. Ingres, Delacroix.* — LE PAYS; 26 mai et 3 juin 1855. L'article sur Ingres n'a jamais paru, il n'existe qu'en épreuve.

* *Les Caricaturistes français.* — LE PRÉSENT; 1er octobre 1857. L'ARTISTE, 24 et 31 octobre 1858.

* *Les Caricaturistes étrangers.* — LE PRÉSENT; 15 octobre 1857. L'ARTISTE; 26 septembre 1858.

* *Salon de* 1859. — REVUE FRANÇAISE; 10, 20 juin; 1er et 20 juillet 1859.

* *Peintures murales d'Eugène Delacroix.* — REVUE FANTAISISTE; 15 septembre 1861.

* *Peintres et aqua-fortistes.* — LE BOULEVARD; 14 septembre 1862.

* *A propos d'Eugène Delacroix.* — L'OPINION NATIONALE; 2 septembre, 14 et 22 novembre 1863.

* *Le Peintre de la vie moderne* (M. Constantin Guys.) — LE FIGARO ; 26, 29 novembre et 3 décembre 1863.

* *Vente du cabinet d'Eugène Piot.* — LE FIGARO ; 24 avril 1864.

ÉTUDES DIVERSES

Choix de maximes consolantes sur l'amour. — LE CORSAIRE-SATAN ; 3 mars 1846.

* *Conseils aux jeunes littérateurs.* — L'ESPRIT PUBLIC, 15 avril 1846.

* *Du vin et du haschisch.* — LE MESSAGER DE L'ASSEMBLÉE ; 7, 8, 11 et 12 mars 1851. Très-curieux : première ébauche du livre LES PARADIS ARTIFICIELS.

* *Morale du joujou.* — LE MONDE LITTÉRAIRE ; avril 1853. LE TRIBOULET-RABELAIS ; 13 juin 1857.

* *De l'essence du rire.* — Publié en 1853 dans un journal qui n'a pu être retrouvé. (Note de M. de la Fizelière.) LE PRÉSENT ; 1er septembre 1857.

POÉSIES

1° — Pièces réunies sous le titre de : *Nouvelles Fleurs du mal*, dans LE PARNASSE CONTEMPORAIN ; in-8°, par divers ; 1866.

* *Épigraphe pour un livre condamné.*— REVUE EUROPÉENNE ; 15 septembre 1861. LE BOULEVARD ; 12 janvier 1862.

* *L'Examen de minuit.* — LE BOULEVARD ; 1er février 1863.

* *Madrigal triste.* — REVUE FANTAISISTE; 15 mai 1861.

* *A une Malabaraise.* — Voir LES ÉPAVES. Les six derniers vers manquent dans toutes les réimpressions ; ils ne se trouvent que dans L'ARTISTE; 13 décembre 1846.

* *L'Avertisseur.* — REVUE EUROPÉENNE, 15 septembre 1861. LE BOULEVARD; 12 janvier 1862.

* *Hymne.* — Voir les ÉPAVES.

* *La Voix.* — Voir les ÉPAVES.

* *Le Rebelle.* — REVUE EUROPÉENNE; 15 septembre 1861. LE BOULEVARD; 12 janvier 1862.

* *Le Jet d'eau.* — Voir LES ÉPAVES.

* *Les Yeux de Berthe.* — Voir les ÉPAVES.

* *La Rançon.* — Voir les ÉPAVES.

* *Bien loin d'ici.* — REVUE NOUVELLE; 1er mars 1864.

* *Recueillement.* — REVUE EUROPÉENNE ; 1er novembre, 1861. LE BOULEVARD; 12 janvier 1862.

* *Le Gouffre.* — L'ARTISTE ; 1er mars 1862. REVUE NOUVELLE ; 1er mars 1864.

* *Les Plaintes d'un Icare.* — LE BOULEVARD ; 28 décembre 1862.

* *Le Calumet de paix.* — REVUE CONTEMPORAINE ; 28 février 1861.

* *La Prière d'un païen.* — REVUE EUROPÉENNE ; 15 septembre 1861. LE BOULEVARD ; 12 janvier 1862.

* *Le Couvercle.* — LE BOULEVARD ; 12 janvier 1862. LE PARNASSE CONTEMPORAIN ; page 278, 1 vol., 1866.

* *La Lune offensée.* — L'ARTISTE ; 1er mars 1862.

Vers laissés chez un ami absent. — LA PETITE REVUE ; 29 avril 1865.

Pour ne pas aller à Namur. — LA PETITE REVUE ; 29 avril 1865.

Venus belga. — Pièce gaillarde. NOUVEAU PARNASSE SATYRIQUE ; Bruxelles 1866.

Sonnet. — LA SILHOUETTE ; 1er juin 1845. LA PETITE REVUE ; 24 juin 1865. NOUVEAU PARNASSE SATYRIQUE ; Bruxelles, 1866.

* *Le Coucher du soleil romantique.* — Voir les ÉPAVES.

* *Vers pour le portrait d'Honoré Daumier.* — Voir les ÉPAVES.

* *Sur le Tasse en prison d'Eugène Delacroix.* — Voir les ÉPAVES.

* *L'Imprévu.* — Voir les ÉPAVES.

Sur les débuts de Mlle Amina Boschetti. — Voir les ÉPAVES.

A propos d'un importun. — Voir les ÉPAVES.

Un cabaret folâtre. — Voir les ÉPAVES.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

Morceaux qui devaient composer l'ouvrage :

RÉFLEXIONS SUR QUELQUES-UNS DE MES CONTEMPORAINS.

* *Théophile Gautier.* 1°. — Voir dans la première partie la brochure publiée sous ce titre.

* *Théophile Gautier.* 2°. — Écrit pour L'ANTHOLOGIE CRÉPET. REVUE FANTAISISTE; 15 juillet 1861.

Edgar Poe. — REVUE DE PARIS; mars et avril 1852. Voir plus haut: *Travaux sur Poe.*

* *Pierre Dupont.* 1°. Notice parue en tête de ses œuvres, 1852.

* *Pierre Dupont.* 2e. — Écrit pour L'ANTHOLOGIE CRÉPET. REVUE FANTAISISTE; 15 août 1861.

* *Richard Wagner.* — Voir dans la première partie la brochure publiée sous ce titre.

* *Auguste Barbier.* — REVUE FANTAISISTE; 15 juillet 1861.

* *Leconte de Lisle.* — Écrit pour L'ANTHOLOGIE CRÉPET. REVUE FANTAISISTE; 15 août 1861.

* *Hégésippe Moreau.* — Écrit pour L'ANTHOLOGIE CRÉPET; n'y a pas paru. Existe en épreuve.

* *Pétrus Borel.* — REVUE FANTAISISTE; 15 juillet 1861.

* *Marceline Desbordes-Valmore.* — Écrit pour L'ANTHOLOGIE CRÉPET. REVUE FANTAISISTE. 1er juillet 1861.

* *Gustave Le Vavasseur.* — Écrit pour L'ANTHOLOGIE CRÉPET. REVUE FANTAISISTE; 1er août 1861.

* *Gustave Flaubert.* — L'ARTISTE; 18 octobre 1857.

* *Philibert Rouvière.* — 1. Nouvelle biographie des artistes dramatiques. No 61, 1855. — L'ARTISTE; 1er décembre 1859.

Le Comédien Rouvière. — 2. Signé Ch. B. LA PETITE REVUE ; 28 octobre 1865.

Comment on paie ses dettes quand on a du génie. — L'ÉCHO DES THÉATRES ; 23 août 1846.

Contes de Champfleury. — LE CORSAIRE-SATAN ; 18 janvier 1848.

* *Les Drames et les romans honnêtes.* — SEMAINE THÉATRALE ; 27 novembre 1851.

* *L'École païenne.* — SEMAINE THÉATRALE ; 22 janvier 1852. REVUE DE POCHE ; 25 décembre 1866.

Lettre à Fernand Desnoyers. — FONTAINEBLEAU ; 1855, in-12, par divers.

Lettre à Jean Rousseau, sur Victor Hugo ; etc. — LE FIGARO ; 13 juin 1858.

* *Victor Hugo.* — Écrit pour L'ANTHOLOGIE CRÉPET. REVUE FANTAISISTE ; 15 juin 1861.

* *Charles Asselineau.* — LA DOUBLE VIE. L'ARTISTE ; 9 janvier 1869.

* *Théodore de Banville.* — Écrit pour L'ANTHOLOGIE CRÉPET. REVUE FANTAISISTE ; 1er août 1861.

* *Léon Cladel.* Préface des *Martyrs ridicules,* par Léon Cladel. REVUE FANTAISISTE ; 15 octobre 1861.

* *Les Misérables, par Victor Hugo.* — LE BOULEVARD ; 20 avril 1862.

* *Note biographique.* — BIBLIOGRAPHIE, par A. de la Fizelière ; 1868, p. VI.

Lettre à Auguste Vacquerie. — LE TEMPS ; 13 février 1869.

Lettre à Armand Fraisse. — PARIS-JOURNAL : 26 mai 1869.

Lettre à Charles Asselineau. — CHARLES BAUDELAIRE, par Asselineau, 1869, p. 92.

POÈMES EN PROSE.

Ils devaient d'abord être réunis sous le titre de : LE SPLEEN DE PARIS.

* LES DEUX CRÉPUSCULES. — FONTAINEBLEAU ; 1855, in-12, par divers. — Contient :

* *Le Crépuscule du soir.* — Reparu dans le PRÉSENT ; 24 août 1857. REVUE FANTAISISTE ; 1er novembre 1861. LE FIGARO ; 7 février 1864 ; cette dernière version très augmentée.

* *La Solitude.* — Reparu dans LE PRÉSENT 24 août 1857. REVUE FANTAISISTE ; 1er novembre 1861. REVUE DE PARIS ; 25 décembre 1864 ; cette dernière version très-changée.

POÈMES NOCTURNES. — LE PRÉSENT ; 24 août 1857. Contient, outre les deux pièces précédentes :

* *Les Projets.* — Reparu dans la REVUE FANTAISISTE ; 1er novembre 1861. — Autre version, très-changée, dans : LA VIE PARISIENNE ; 13 août 1864 ; et REVUE DE PARIS ; 25 décembre 1864.

* *L'Horloge.* — Avec note supprimée dans toutes les réimpressions. Reparu dans : LA REVUE FANTAISISTE ; 1er novembre 1861, et dans LA PRESSE ; 24 septembre 1862.

* *La Chevelure.* Reparu dans la REVUE FANTAISISTE ; 1er novembre 1861 ; et sous le titre de *Un hémisphère dans une chevelure*, poème exotique, dans LA PRESSE ; 24 septembre 1862.

* *L'Invitation au voyage.* — Reparu dans la REVUE FANTAISISTE ; 1er novembre 1861 ; et dans LA PRESSE ; 24 septembre 1862.

POÈMES EN PROSE. — REVUE FANTAISISTE ; 1er novembre 1861. — Contient, outre les six pièces précédentes :

* *Les Foules.* — Reparu dans LA PRESSE ; 27 août 1862.

* *Les Veuves.* — Reparu dans LA PRESSE ; 27 août 1862.

* *Le Vieux saltimbanque.* — Reparu dans LA PRESSE; 27 août 1862.

POÈMES EN PROSE. — LA PRESSE; 26, 27 août et 24 septembre 1862. — Contient, outre les poèmes désignés plus haut :

* *A Arsène Houssaye.* Dédicace.
* *L'Étranger.*
* *Le Désespoir de la vieille.*
* *Le Confiteor de l'artiste.*
* *Un plaisant.*
* *La Chambre double.*
* *Chacun la sienne* (*sa chimère*).
* *Le Fou et la Vénus.*
* *Le Chien et le flacon.*
* *Le Mauvais vitrier.*
* *A une heure du matin.*
* *La Femme sauvage et la petite maîtresse.*
* *Le Gâteau.*
* *Le Joujou du pauvre.*
* *Le Don des fées.*

PETITS POÈMES EN PROSE. — REVUE NATIONALE; 10 juin, 10 octobre et 10 décembre 1863. — Contient :

* *Les Tentations, ou Eros, Plutus et la Gloire.*
* *La Belle Dorothée.*
* *Une mort héroïque.* — Reparu dans L'ARTISTE; 1er novembre 1864.

* *Le Désir de peindre.*

* *Le Thyrse. A Frantz Liszt.*

* *Les Fenêtres.*

* *Déjà.*

POÈMES EN PROSE. — LE BOULEVARD; 14 juin 1863. — Contient :

* *Sans titre.* — Reparu sous le titre de : *Les Bienfaits de la lune*, dans LA REVUE NATIONALE; 14 septembre 1867.

* *Laquelle est la vraie?* — Reparu sous le titre de *L'Idéal et le réel*, dans LA REVUE NATIONALE; 7 septembre 1867.

LE SPLEEN DE PARIS, POÈMES EN PROSE. — LE FIGARO; 7 et 14 février 1864.— Contient, outre *Le Crépuscule du soir :*

* *La Corde.* A Édouard Manet. — Reparu dans L'ARTISTE; 1er novembre 1864.

* *Le Joueur généreux.* — Reparu sous le titre : *Petits poèmes lycanthropes; le Diable;* dans LA REVUE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE; juin 1866.

* *Enivrez-vous.*

* *Les Vocations.*

* *Un cheval de race.*

PETITS POÈMES EN PROSE. — L'ARTISTE; 1er novembre 1864. — Contient, outre *La Corde* et *Une mort héroïque :*

* *La Fausse monnaie.* — Reparu dans LA REVUE DE PARIS; 25 décembre 1864; aussi dans LA REVUE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE; juin 1866, sous le titre général de : *Petits poèmes lycanthropes.*

LE SPLEEN DE PARIS, POÈMES EN PROSE. — REVUE DE PARIS; 25 décembre 1864. Contient, outre *Les projets* et *La Fausse monnaie:*

* *Les Yeux des pauvres.*

* *Le Port.*

* *Le Miroir.*

* *Les Bons chiens*, poème en prose. A Joseph Stevens. — L'INDÉPENDANCE BELGE; 21 juin 1865. LA PETITE REVUE; 27 octobre 1866. LE GRAND JOURNAL; 4 novembre 1866. LA REVUE NATIONALE; 31 août 1867.

* *Portraits de maîtresses.* — REVUE NATIONALE; 21 septembre 1867.

* *Any where out of the world.* (*N'importe où hors du monde.*) REVUE NATIONALE; 28 septembre 1867.

* *Le Tir et le cimetière.*— REVUE NATIONALE; 12 octobre 1867.

Ici ce termine notre travail; il ne nous reste plus que quelques mots à dire. Deux notes signées appartiennent encore à Charles Baude-

laire dans le mémoire qui fut publié en 1857 pour la défense des *Fleurs du Mal;* et il a collaboré au journal LE SALUT PUBLIC, 2 nos, parus les 27 et 28 février 1848. Les articles y sont anonymes; on lui attribue le premier de chaque numéro; ils sont intitulés : *Au peuple*, et *Les Châtiments de Dieu.* D'après une autre opinion, l'article du premier n°, intitulé : *Aux chefs du gouvernement provisoire*, lui appartiendrait seul dans ce numéro; cette opinion est celle de MM. de la Fizelière et Decaux, dans un opuscule dont nous parlerons tout à l'heure (1).

Nous laissons à ces messieurs la responsabilité d'attribution à Charles Baudelaire de quelques travaux anonymes ou signés des initiales C. B., que nous nous contenterons d'indiquer :

Contes normands de Jean de Falaise (le marquis de Chennevières-Pointel). — Anonyme. LE CORSAIRE-SATAN; 4 novembre 1845.

Sapho. — Fragment anonyme de tragédie, en collaboration; le CORSAIRE-SATAN, 25 novembre 1845.

Causeries du Tintamarre; en collaboration et sous pseudonyme. — LE TINTAMARRE; 1er

(1) *Essais de bibliographie contemporaine. — Charles Baudelaire*, par MM. A. de la Fizelière et Georges Decaux. Paris, 1868, in-12.

septembre 1846 à mars 1847. Note de M. Auguste Vitu, dans la brochure de MM. de la Fizelière et Decaux.

Chanson. — Publiée sous le nom de M. Privat d'Anglemont dans son petit livre : *La Closerie des Lilas*; 1848.

Une Réforme à l'Académie. Anonyme. — REVUE ANECDOTIQUE ; nº 2 de janvier 1862.

Paul Gaschon de Molènes. Anonyme. — REVUE ANECDOTIQUE ; nº 2 de mars 1862.

L'Eau-forte est à la mode. Anonyme. — REVUE ANECDOTIQUE ; nº 2 d'avril 1862.

Anniversaire de la naissance de Shakespeare, lettre anonyme. — LE FIGARO; 14 avril 1864.

Lettre sur Proudhon, signée C. B. — PETITE REVUE; 11 mars 1865.

Amœnitates belgicæ. — Brochure signée C. B., 1866. Détruite avant publication (1).

(1) M. P.-Malassis nous a confirmé l'attribution à Charles Baudelaire de quelques articles et du recueil d'épigrammes dont il est question dans la note précédente.

Il était rédacteur-propriétaire de la *Revue anecdotique* en 1862, l'année où les articles *Une réforme à l'Académie*; — *Paul G. de Molènes* ; — *L'Eau-forte est à la mode*, y parurent. Il possède une lettre de M. Sainte-Beuve à propos du premier de ces articles.

Baudelaire a corrigé de sa main, sur un exemplaire du *Parnasse satyrique du XIX^e^ siècle*, la chanson publiée sous le nom de Privat d'Anglemont dans le petit livre *La Closerie des lilas*, en 1848.

Le recueil *Amœnitates belgicæ* (in-8° de 16 p.) n'a pas été détruit jusqu'au dernier exemplaire, comme le suppose notre collaborateur. Il en est resté un, sur peau de vélin, auquel nous avons pu emprunter trois épigrammes pour notre appendice. Les autographes existent d'ailleurs en double, entre les mains de M. P.-Malassis et de M. Charles Asselineau.

Enfin, comme propriétaire de *La Petite Revue* en 1865, nous-même avons eu sous les yeux l'autographe de la lettre sur Proudhon, signée C. B. (n° du 11 mars).

Sur tous ces points, MM. de la Fizelière et Decaux étaient parfaitement renseignés.

APPENDICE

Les pièces de vers que voici sont de pure curiosité. Les deux premières ont paru dans *la Petite Revue* (29 avril 1865) ; les trois autres sont empruntées à un recueil d'épigrammes détruit, à un exemplaire près.

VERS LAISSÉS CHEZ UN AMI ABSENT

Mon cher, je suis venu chez vous
Pour entendre une langue humaine,
Comme un qui parmi les Papous
Chercherait son ancienne Athène.

Puisque chez les Topinambous
Dieu me fait faire quarantaine,
Aux sots je préfère les fous
Dont je suis, chose, hélas ! certaine.

SONNET POUR S'EXCUSER DE NE PAS ACCOMPAGNER UN AMI A NAMUR

Puisque vous allez vers la ville
Qui, bien qu'un fort mur l'encastrât,
Défraya la verve servile
Du fameux poète castrat;

Puisque vous allez en vacances
Goûter un plaisir recherché,
Usez toutes vos éloquences,
Mon bien cher Coco-Malperché (1),

(Comme je le ferais moi-même)
A dire là-bas combien j'aime
Ce tant folâtre monsieur Rops,

Qui n'est pas un grand prix de Rome,
Mais dont le talent est haut comme
La pyramide de Chéops!

(1) Pseudonyme transparent de M. Poulet-Malassis.

AMŒNITATES BELGICÆ [1]

VENUS BELGA [2]

EN FAISANT L'ASCENSION DE LA RUE MONTAGNE DE LA COUR, A BRUXELLES

—

Ces mollets sur ces pieds montés,
Qui vont sous ces cottes peu blanches,
Ressemblent à des troncs plantés
Dans des planches.

(1) *Amœnitates belgicæ*, auctore C. B; s. nom d'imp. s. l. n. d. (Bruxelles, février 1866), petit in-8 de 16 p. — Recueil de seize épigrammes sur la Belgique, tiré à 10 ex. mis au pilon, moins un sur peau de vélin.

(2) Cette pièce a déjà été réimprimée dans *le Nouveau Parnasse satyrique du XIX^e^ siècle.*

—

Les seins des moindres femmelettes
Ici pèsent plusieurs quintaux,
Et leurs membres sont des poteaux
Qui donnent le goût des squelettes.

—

Il ne me suffit pas qu'un sein soit gros et doux ;
Il le faut un peu ferme — ou je tourne casaque.
Car s... n.. d. D...! je ne suis pas Cosaque,
Pour me soûler avec du suif et du saindoux!

—

OPINION DE M. HETZEL SUR LE FARO

— « *Buvez-vous du faro?* » *dis-je à M. Hetzel ;*
Je vis un peu d'effroi sur sa mine barbue :
— « *Non, jamais! Le faro (je dis cela sans fiel)*
C'est de la bière déjà bue. »

—

LES BELGES ET LA LUNE

On n'a jamais connu de race si baroque
Que ces Belges! Devant le joli, le charmant,
Ils roulent de gros yeux et grognent sourdement ;
Tout ce qui réjouit nos cœurs mortels les choque.

Dites un mot plaisant, et leur œil devient gris
Et terne, comme l'œil d'un poisson qu'on fait frire;
Une histoire touchante, ils éclatent de rire,
Pour faire voir qu'ils ont parfaitement compris.

Comme l'esprit ils ont en horreur les lumières.
Parfois, sous la clarté calme du firmament,
J'en ai vu qui, rongés d'un bizarre tourment,

Dans l'horreur de la fange et du vomissement,
Et gorgés jusqu'aux dents de genièvre et de bière,
Aboyaient à la lune, assis sur leur derrière!

DERNIER CHAPITRE

Ce chapitre eût été le troisième du livre et non le dernier, si les pièces qui le composent ne nous étaient pas parvenues si tard. Nous les devons à l'obligeance de M. P., bibliophile bien connu.

Elles semblent avoir fait partie d'un dossier composé par Baudelaire pour M. Chaix d'Est-Ange fils, son avocat dans l'affaire des *Fleurs du mal*. La chemise porte écrit de sa main : « Articles relatifs aux *Fleurs du mal*. — Lettres. — Notes et documents pour mon avocat. — Plan de plaidoirie. — Pièces incriminées. — Sommaire de mon interrogatoire et ma justification devant le juge d'instruction. »

De cet ensemble il est resté : copie d'une lettre d'Émile Deschamps à Baudelaire (imprimée dans l'*Appendice* des *Fleurs du mal*, éd. Michel Lévy); — copie d'une lettre de M. Gus-

tave Flaubert; — copie d'une lettre au ministre d'État; l'une et l'autre inédites.

La lettre de M. Gustave Flaubert est pleine de compliments; ce n'est pas pour cela qu'elle figure au dossier, mais sans doute pour cette seule phrase: « Vous chantez la chair sans l'aimer, d'une façon triste et détachée; » jugement concordant avec celui que les plumes les plus autorisées dans la presse venaient de porter sur les *Fleurs du mal.*

La lettre au ministre d'État offre un tout autre intérêt; elle est un témoignage vraiment précieux de l'état d'esprit de Baudelaire après la saisie de son livre, une affirmation irrécusable de l'étonnement naïf du poète et de ses illusions persistantes jusqu'au verdict. M. Charles Asselineau a excellemment exposé cela dans sa biographie. Les poursuites étaient et restèrent pour Baudelaire, comme il le dit ici, une *mésaventure incompréhensible,* un inexplicable malentendu; — il ressentit sa condamnation comme une avanie gratuite, un inconscient affront: « J'attendais, disait-il en sortant de l'audience, qu'on me ferait réparation d'honneur. »

Avec une conviction parfaite de l'incompétence de la magistrature dans les questions littéraires, il ne fit pas appel, et en effet, il n'avait pas de raison d'espérer plus d'intelli-

gence d'une nouvelle juridiction. Ses juges venaient de prononcer, lui semblait-il, dans un cas où ils auraient dû se récuser ou bien absoudre; ils n'avaient pas su ce qu'ils faisaient.

Tel était du moins son sentiment, — et il y a persisté.

—

Copie de ma lettre à M. le ministre d'État, après que j'ai eu connaissance de la saisie des Fleurs du mal.

Monsieur le Ministre, la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à Votre Excellence n'a pas d'autre but que de la remercier de tous les bons offices que j'ai reçus d'elle et du *Moniteur*; je n'accomplis qu'un simple devoir, en un moment où par suite d'une mésaventure incompréhensible, j'ai peut-être été pour vous l'occasion d'une petite contrariété, ce qui serait pour moi l'objet d'une véritable affliction.

Le Moniteur a publié un excellent article sur le second volume des œuvres d'*Edgar Poe*, dont je suis le très-orgueilleux traducteur. M. Turgan a mis en lumière le troisième volume *(Arthur Gordon Pym)*, un roman admirable. En dernier lieu, *le Moniteur* a imprimé un article merveilleux de M. Edouard Thierry sur un livre de moi actuellement incriminé : *les Fleurs du mal*. M. Edouard Thierry, avec une prudence vraiment louable, a fait bien comprendre que ce livre ne s'adressait qu'à un petit nombre de lecteurs; il ne l'a loué que pour les qualités littéraires qu'il a bien voulu y reconnaître, et il a merveilleusement conclu en disant que le désespoir et la tristesse étaient l'unique mais suffisante moralité du livre en question.

Que ne vous dois-je pas, Monsieur le Ministre? Je vous dois plus encore que toutes ces inférieures satisfactions de la vanité littéraire. J'ai longtemps

hésité à vous remercier, parce que je ne savais comment m'y prendre. Peut-être M. Pelletier vous a-t-il dit que Mme Aupick, que son mari laissait sans aucune fortune, m'avait, avant de quitter Paris, parlé de la part que Votre Excellence avait prise à la discussion du conseil d'Etat. C'est sous mes yeux que ma mère vous a adressé une lettre particulière de remerciements, à laquelle je n'ai pas osé m'associer par une absurde timidité. Je saisis aujourd'hui l'occasion de vous témoigner ma gratitude pour ce grand service *vraiment personnel*.

J'avais hier l'intention d'adresser une espèce de plaidoirie secrète à M. le garde des sceaux; mais j'ai pensé qu'une pareille démarche impliquait presque un aveu de culpabilité, et *je ne me sens pas du tout coupable*. Je suis au contraire très-fier d'avoir produit un livre qui ne respire que la terreur et l'horreur du mal. J'ai donc renoncé à

me servir de ce moyen. S'il faut me défendre, je saurai me défendre convenablement.

Aussi bien, Monsieur le Ministre, pourquoi ne vous dirais-je pas avec candeur que je vous demande votre protection, en tant qu'il soit possible de l'obtenir, à vous qui par votre esprit, encore plus que par votre position, vous trouvez le protecteur naturel des lettres et des arts ? Et les lettres et les arts malheureusement ne se sentent jamais assez protégés. Mais croyez bien que s'il ne vous est pas loisible de me l'accorder, je n'en persisterai pas moins à me regarder comme votre obligé ; je vous prie donc d'agréer les sentiments de gratitude et de respect avec lesquels je suis, Monsieur le Ministre, de Votre Excellence, le très-humble et très-obéissant serviteur.

—

Lettre de M. Gustave Flaubert.

Mon cher ami,

J'ai d'abord dévoré votre volume d'un bout à l'autre, comme une cuisinière fait d'un feuilleton, et maintenant, depuis huit jours je le relis, vers à vers, mot à mot, et franchement cela me plaît et m'enchante.

Vous avez trouvé le moyen de rajeunir le romantisme. Vous ne ressemblez à personne (ce qui est la première de toutes les qualités). L'originalité du style découle de la conception. La phrase est toute bourrée par l'idée, à en craquer.

J'aime votre âpreté, avec ses délicatesses de langage qui la font valoir, comme des damasquinures sur une lame fine.

Voici les pièces qui m'ont le plus frappé : le sonnet XVIII, *la Beauté*; c'est pour moi une œuvre de la plus

haute valeur, — et puis les pièces suivantes : *l'Idéal*, *la Géante* (que je connaissais déjà ; la pièce XXV :

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés....

Une Charogne; le Chat (p. 79) ; le *Beau Navire; A une dame créole; Spleen* (p. 140), qui m'a navré, tant c'est juste de couleur ! Ah ! vous comprenez l'embêtement de l'existence, vous ! Vous pouvez vous vanter de cela, sans orgueil. Je m'arrête dans mon énumération, car j'aurais l'air de copier la table de votre volume. Il faut que je vous dise pourtant que je raffole de la pièce LXXV, *Tristesse de la lune :*

Qui d'une main distraite et légère caresse,
Avant de s'endormir, le contour de ses seins (1)...

(1) « Délicieux sonnet qui semble de quelque poëte anglais contemporain de la jeunesse de Shakespeare », écrivait de son côté Sainte-Beuve. Voir sa lettre dans l'*Appendice* des *Fleurs du mal*, éd. Michel Lévy.

et j'admire profondément *le Voyage à Cythère*, etc., etc.

Quant aux critiques, je ne vous en fais aucune, parce que je ne suis pas sûr de les penser moi-même dans un quart d'heure. J'ai, en un mot, peur de dire des inepties, dont j'aurais un remords immédiat. Quand je vous reverrai cet hiver, à Paris, je vous poserai seulement, sous forme dubitative et modeste, quelques questions.

En résumé, ce qui me plaît avant tout dans votre volume, c'est que l'art y prédomine. Et puis vous chantez la chair sans l'aimer, d'une façon triste et détachée, qui m'est sympathique. Vous êtes résistant comme le marbre, et pénétrant comme un brouillard d'Angleterre.

Encore une fois mille remerciements du cadeau. Je vous serre les deux mains très-fort.

A vous,

G. Flaubert.

Croisset, 13 Juillet.

TABLE

—

Avertissement. 1

Biographie. 3

Lettres de Charles Baudelaire. 17

Le drame « l'Ivrogne » 39

Lettre d'Alfred de Vigny à Ch. Baudelaire. 69

Lettres d'Eugène Delacroix à Ch. Baudelaire. 79

Lettres de MM. Victor Hugo, Joséphin Soulary, Jules Barbey d'Aurevilly, C. Meryon, Paul de Saint-Victor, H. Taine. 91

La traduction du « Calumet de paix » de Longfellow. 107

Note rectificative. 113

Nécrologie. 123

Bibliographie. 145

Appendice. 187

Dernier chapitre. 195

Nantes. — Imp. Vincent Forest et Émile Grimaud, place du Commerce, 4.

62632914